4 MARS 1950

N° 230 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LONDRES

M. Vincent Auriol a beaucoup admiré au cours de son séjour à Londres, dont nous publierons le compte rendu illustré dans notre prochain numéro, la décoration de la capitale britannique. La cathédrale Saint-Paul, sous les feux des projecteurs, semblait drapée de tentures d'argent. Phot. Associated Press.

PAQUES A CANNES

" La ville des fleurs et des sports élégants "

100 HOTELS
de toutes classes

TOUS LES SPORTS AU SOLEIL

4-5-6 avril
IIIe Rallye Soleil Automobile.
9 et 10 avril
Régates Internationales de Rowing
10 avril
Concours d'Élégance Automobile.
12 au 20 avril
Régates Internationales à voile.

2 GOLFS

Mougins et Mandelieu
Compétitions chaque semaine.
A MOUGINS
7 et 8 avril
Coupe Challenge de S. A. R.
Field Marshall the Duke of Connaught.
14 et 15 avril
Coupe Challenge de S. A. le prince Pierre de Monaco.

CASINO MUNICIPAL

Du *16 mars au 9 avril*
Semaines Musicales Internationales (espagnole, italienne, autrichienne et française).

GALAS AUX AMBASSADEURS

27-28 mai
Rallye Aérien International

Tous renseignements : Syndicat d'Initiative, Cannes.

Cannes - Le port des yachts.

PENTECOTE A DEAUVILLE

" La plage fleurie "

CASINO et NORMANDY HOTEL
Ouverture le 12 mai.

ROYAL HOTEL - HOTEL DU GOLF
Deauville Yacht Club - New Golf - Sporting Tennis Club.
Ouverture le 25 mai.

GALAS AUX AMBASSADEURS
Compétitions de Golf, Tennis, Yachting.

JUIN

Chaque week-end
Matches de Golf, Tennis, Régates, Théâtre.

JUILLET

Le 1er	Rallye du Royal Aero Club de Grande-Bretagne.
Le 2	Compétition de Golf-Royal Aero Club contre Aéro Club de France.
Du 8 au 12	Concours Hippique International.
Du 11 au 20	Tir aux Pigeons (6.500.000 francs de prix).
Le 16	Concours d'Élégance réservé aux yachts du « Poole Harbour Yacht Club ».
Du 16 au 19	Régates Internationales.
Les 19 et 20	Course-Croisière Deauville-Saint-Valéry.
Du 21 au 23	Coupe Thion-de-la-Chaume.
Les 22 et 23	Les deux journées de la « Petite Reine ».
Les 25 et 26	Compétitions de Tennis et Golf entre parlementaires britanniques et français.
Du 27 au 30	Coupe de Deauville au Sporting Tennis Club.

COURSES A CLAIREFONTAINE
GALAS AUX AMBASSADEURS

AOUT

Courses de chevaux - Polo - Ventes de Yearlings

Deauville - L'hôtel du Golf au centre du New Golf.

LIAISONS AÉRIENNES AVEC LONDRES, PARIS ET LES PRINCIPALES VILLES EUROPÉENNES

3

Succès de la technique photographique

Les Appareils

Voigtländer

6x6

Objectif Color-Skopar f:3,5, obturateur "Compur-rapid", de 1 s. au 1/400e, prise Synchro-flash ; ou objectif Vaskar f:4,5, obturateur Prontor S de 1 s. au 1/300e. Retardement, prise Synchro-flash

KINAX

6x9

KINAX BABY
KINAX CADET
KINAX I
KINAX MAJOR
KINAX II SPECIAL
SUPER KINAX

Les films

Gevaert

PHOTO CINÉ

Panchromosa 32°,
Haute Sensibilité
grain fin, anti-halo

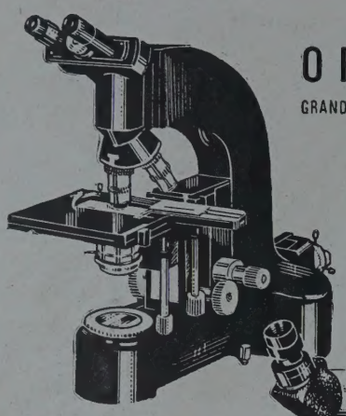
Ciné-film amateur
Superpan — Ultrapan
8—9,5—16 et 16/8 m/m

GKV

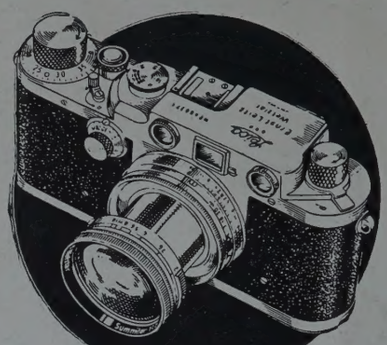
MUCKENS TOUROT

M. LAFOURCADE

LEITZ
WETZLAR

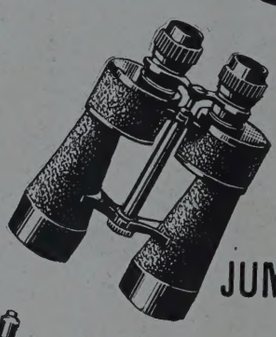


ORTHOLUX
GRAND MICROSCOPE DE RECHERCHE

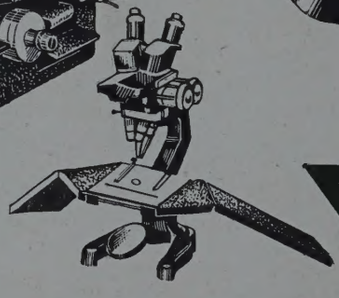


Leica

MICROSCOPE
DE MESURES
POUR L'INDUSTRIE



JUMELLES



MICROSCOPE
STÉRÉOSCOPIQUE
A CHANGEUR D'OBJECTIFS RAPIDE

LES PLUS GRANDE

CORONET
APPAREILS ★ PELLICULES

FOLDING ANASTIGMAT
F : 6.3

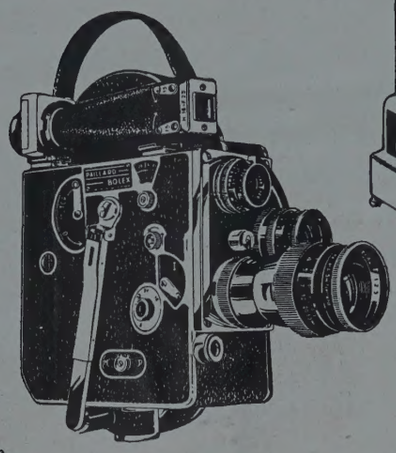
FOLDING FILDIA

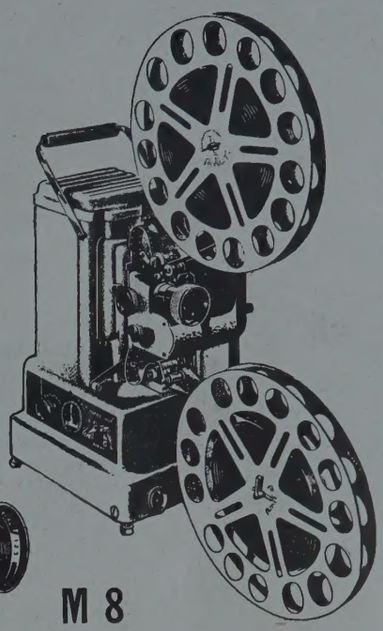
ULTRA
RAPIDE

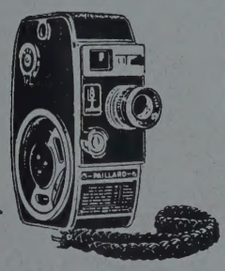
PAILLARD

SAINTE-CROIX - SUISSE

CAMÉRAS







L8

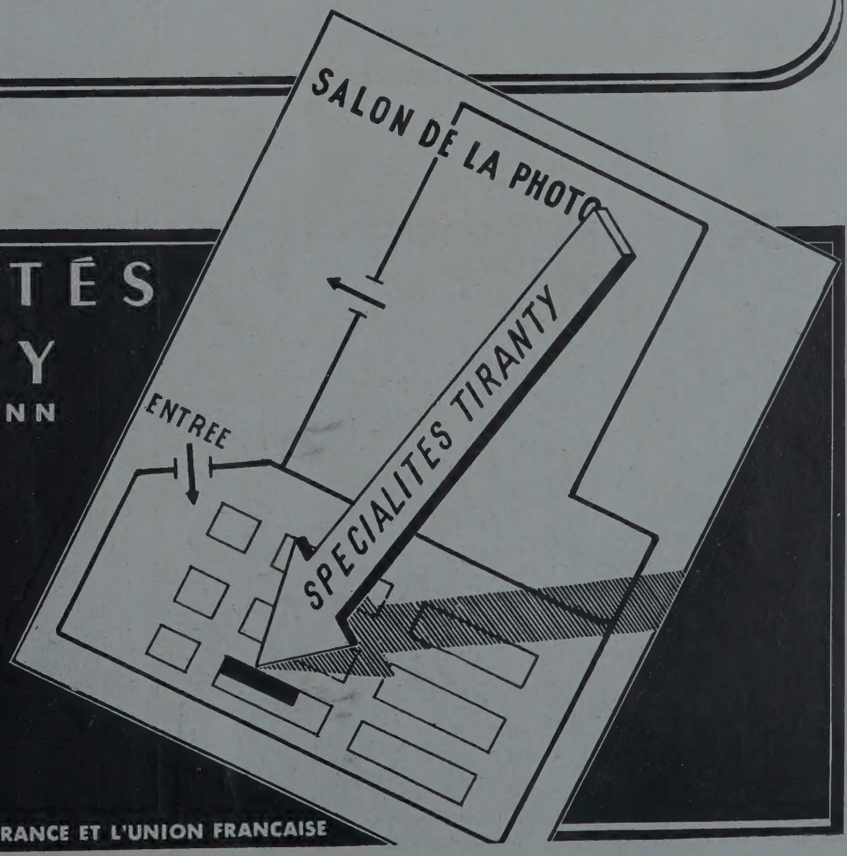
H8 - H16

M 8
G 16
G 816
G 3
GS 16 et 916 MODÈLES SONORES

PROJECTEURS

MARQUES MONDIALES

SPÉCIALITÉS
TIRANTY
106, Bd HAUSSMANN



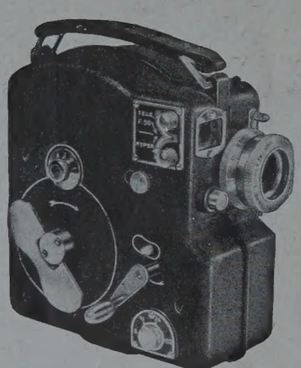
CONCESSIONNAIRE EXCLUSIF POUR LA FRANCE ET L'UNION FRANCAISE

FILMEZ..

la vie qui passe

avec la

CAMEX 8 ou 9,5 m/m



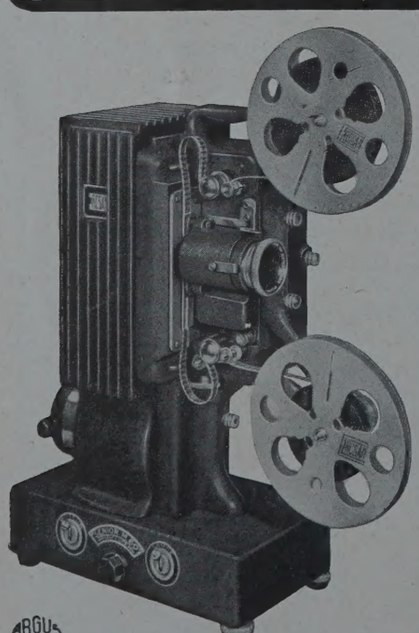
Objectifs interchangeables traités. 4 vitesses 8-16-24-32 images-seconde. Marche arrière. Viseur à champs multiples.

et projetez ces scènes

sur votre propre écran

avec le

SENIOR M 60.8 ou 9,5 m/m



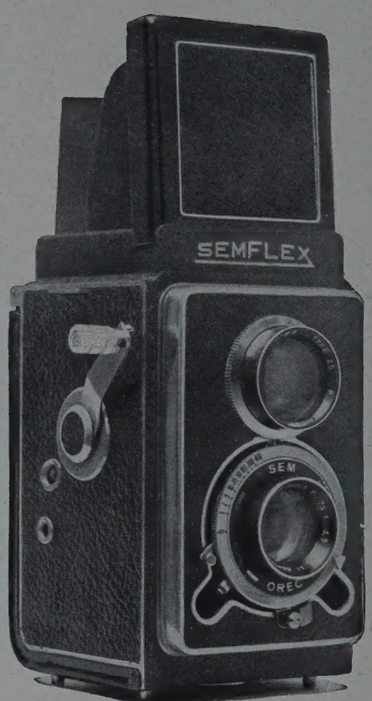
Projecteur de grande classe à mécanisme interchangeable. Préchauffage de lampe. Grande luminosité . lampe de 500 watts. Moteur très puissant et silencieux.

En vente chez tous les spécialistes photo - ciné.

ARGUS Publicité

ERCSAM

SEMFLEX 6×6 OTOMATIC



★ Avance du film par manivelle à retour automatique.

★ Blocage automatique du film vue par vue.

★ Blocage automatique de l'obturateur synchronisé avec le blocage du film.

★ Impossibilité de doubler les vues.

★ Compteur de vues automatique.

OPTIQUE :

Berthiot ou Angénieux. Prise de vue : 3.5 à 4 lentilles traitées. Visée : 2.8 traitée.

OBTURATEUR :

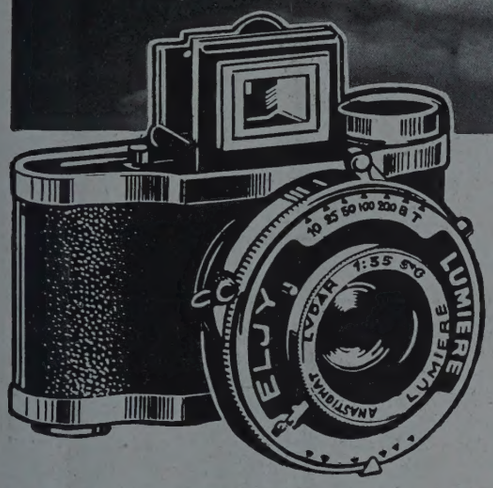
Pose en 1 temps - 9 vitesses de la seconde au 1/400. Prise de synchro-flash.

12 vues 6×6 sur film 120.

SEM AUREC

SEM AUREC (Haute-Loire)

PAS DE PHOTO
SANS "LUMIÈRE"



ELJY

L'ELJY LUMIÈRE, justement surnommé par les "Eljystes" l'œil qui n'oublie pas, est de dimensions réduites et de poids minime. C'est l'appareil photographique idéal pour le sac de Madame, la poche de l'homme moderne, l'équipement du campeur. Il donne 8 vues 24 × 36 mm

D'une présentation impeccable (gainé et chromé), l'ELJY est aussi une petite merveille de précision entièrement fabriqué par LUMIÈRE, la grande marque française : objectif anastigmat LYPAR F : 3,5 à lentilles traitées, obturateur à prise de flash standard synchronisée et armement préalable ; 7 vitesses : 1/10e, 1/25e, 1/50e 1/100e, 1/200e de seconde, poses en un et deux temps. Mise au point réglable de 0 m. 50 à l'infini avec viseur optique et correction des effets de parallaxe dans les prises de vues rapprochées.

Avec l'ELJY monté sur le MANELJY — poignée spéciale de stabilité — vous aurez, bien en main, un véritable face-à-main photographique.

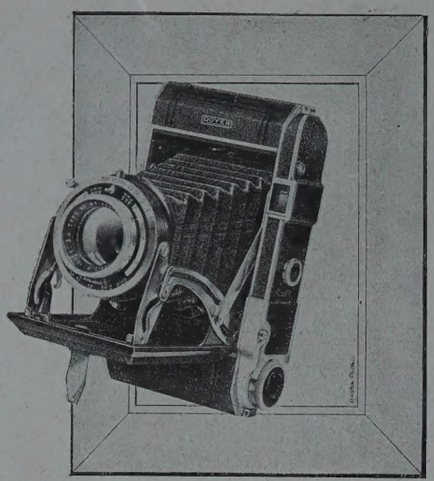
...et utilisez toujours LA PELLICULE ALTIPAN qui permet les grands instantanés, en intérieur, et en extérieur par tous les temps.

LUMIÈRE

la marque qui est une *garantie*

EN VENTE CHEZ TOUS LES REVENDEURS-PHOTO AGRÉÉS

PUB.
JHB



L'appareil qui sort du cadre habituel...

...par ses très nombreux perfectionnements (6 brevets nouveaux) qui le mettent au premier rang de la technique photographique mondiale. Optique et mécanique de très haute précision. Présentation de luxe.

Demandez aux spécialistes de vous présenter la gamme des 6×9.

ROYER

OCERP

Suprématie...

REX REFLEX

automatique

— Avancement du film par manivelle à retour automatique. Compteur-blocage à chaque vue par un sytème breveté. Glace traitée optiquement et aluminée en surface. Verre dépoli traité optiquement - viseur optique encastré dans le capuchon. Objectif de visée F. 2,9. Objectif de prise de vues Flor Berthiot F. 3,5 à 4 lentilles traitées. Loupe de mise au point. Groupe optique avant interchangeable breveté. Obturateur de classe mondiale Atos II : pose, vitesses lentes. instantané jusqu'au 300°, prise flash - PRONTOR S nouveau modèle : pose, vitesses lentes, instantané jusqu'au 300°, retardement, prise flash. COMPUR RAPIDE dernier modèle : pose, vitesses lentes, instantané jusqu'au 500°, prise flash. Gainage luxueux cuir.

RÉX

SOCIÉTÉ FRANÇAISE PHOTOREX - SAINT-ÉTIENNE LOIRE

Mouche domestique posée sur un cactus mexicain Neolloydia rectispina. Macrophoto prise avec l'ALPA-REFLEX et le Macrostat avec objectif 9 cm et Tubal.

Faire d'une mouche un éléphant, c'est macrophotographier la mouche avec une caméra ALPA-REFLEX

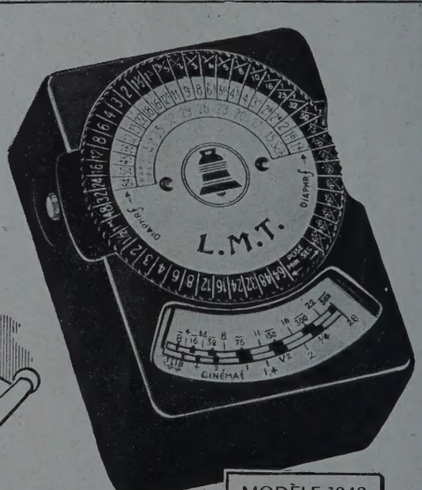
Avec l'ALPA-REFLEX on fait aisément toute prise de vue grâce à la mise au point et à la mise en page sur dépoli, seul moyen certain de contrôle de l'image à toute échelle. Pas de viseurs auxiliaires, tout se fait par la visée directe. Vous trouverez des indications intéressantes dans la brochure ALPA-MACROSTAT. Demandez-la à votre marchand spécialiste.

Fabriqué par PIGNONS S.A., à Balaigues

ALPA MACRO-STAT

Dépositaire en France : Société SARINE. 16, boul. Gambetta, NICE.

EXPLOITEZ *toutes* LES POSSIBILITÉS DE VOS PELLICULES



MODÈLE 1949
6.800 Frs
à disque
CURSEUR SATINÉ

La sensibilité des pellicules augmente, la finesse du grain transforme leurs possibilités d'emploi. Suivant sans cesse depuis 15 ans l'amélioration des pellicules, les techniciens L.M.T. ont mis au point le posemetre 49 qui permet l'utilisation maximum de toutes les améliorations de la qualité des pellicules modernes.

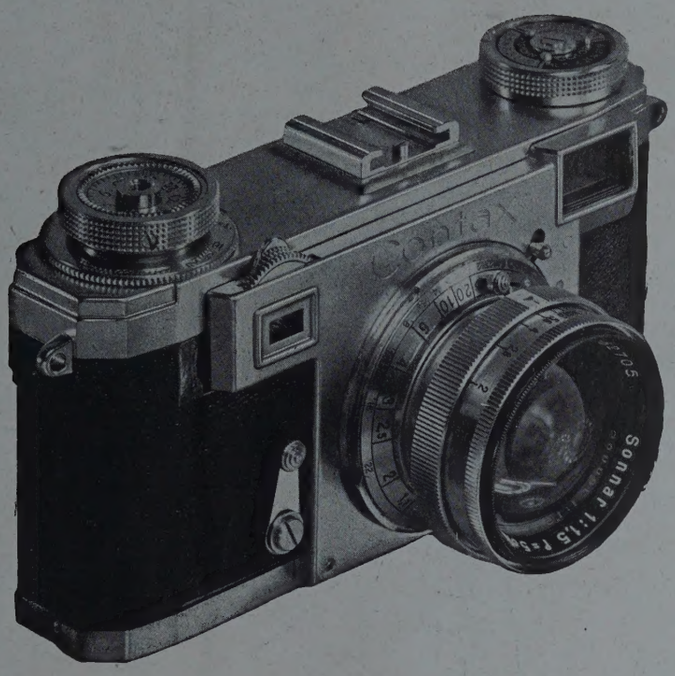
Posemètre L.M.T.

15 ans d'expérience
15 ans de succès

SODICO

en vente chez tous les revendeurs.

CONTAX



Le nouveau modèle II a

ZEISS IKON

Avec cette réalisation nouvelle la ZEISS IKON AG Stuttgart consacre la position de premier plan qu'elle occupe en matière de photographie petit format. Aux caractéristiques déjà dûment éprouvées s'ajoutent des perfectionnements décisifs. Et le CONTAX devient ainsi le plus moderne des appareils photographiques de haute précision. Dans ses aspects multiples le nouveau CONTAX satisfait heureusement à toutes les exigences de l'amateur, du professionnel, aussi bien que du savant, pour lequel il constitue un auxiliaire indispensable. Sa construction est minutieusement étudiée, il a de plus l'élégance de la forme. Tout confirme l'incontestable supériorité du CONTAX.

Renseignez-vous chez votre marchand d'articles photographiques ou chez l'agent exclusif pour la France et l'Union française.

PAUL BLOCK

Société d'importation et de vente des produits **ZEISS IKON AG Stuttgart**

1, rue Jean-Macé, STRASBOURG-MEINAU

R. C. : B. 5228

PORTE UNE

Scandale

la GAINE que portent toutes les femmes

Pub. M. NOIRCLERC — N° 5.024

6me ANNÉE — NUMÉRO 230 11 MARS 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

L'AGITATION SOCIALE

GRÈVES

DES TRANSPORTS EN COMMUN

A la veille de l'arrivée dans nos ports des premiers matériels américains destinés à renforcer notre appareil de sécurité, on assiste à la mise en action d'un plan méthodique d'agitation et de désordre.

Les odieux actes de sabotage de la Défense nationale enregistrés en ces dernières semaines mettaient le gouvernement dans l'obligation de demander un renforcement de l'arsenal des lois punitives afin de sévir contre les exécutants et d'atteindre ceux qui provoquent ces sabotages.

La nécessité d'un tel projet est apparue à la violence même des moyens mis en œuvre pour en empêcher le vote à l'Assemblée et qui ont pour objet de stimuler l'ardeur des militants communistes. Les grèves qui ont surgi, à la veille de l'entrée en vigueur des conventions collectives, n'ont pas revêtu, en effet, ce caractère général et dynamique qu'en attendaient les dirigeants communistes. Devant le « flottement » enregistré, dans la métallurgie notamment, la C. G. T. a poussé son effort vers les grands services publics, où ses chefs se sont assuré depuis 1946 de fortes positions. Encore que les syndicats non communistes eussent préféré poursuivre les négociations engagées, les Parisiens, une fois de plus, se sont vus privés de la majeure partie de leurs moyens de transport ordinaires. Et la même pression cégétiste se manifeste dans les autres secteurs nationalisés.

UNE FOIS ENCORE, LES TRAVAILLEURS DE LA CAPITALE ONT EU A SOUFFRIR DE LA PÉNURIE DES TRANSPORTS EN COMMUN — NON PAS QUE LA GRÈVE AIT ÉTÉ GÉNÉRALE, COMME L'ANNONÇAIENT LES FEUILLES COMMUNISTES — PLUSIEURS LIGNES DE MÉTRO ONT CONTINUÉ A FONCTIONNER ET LE TRAFIC A ÉTÉ MAINTENU SUR CERTAINES LIGNES D'AUTOBUS ; PAR AILLEURS DES SERVICES SPÉCIAUX RELIAIENT LE CENTRE DE PARIS A SES PORTES PRINCIPALES. CASQUÉS DE BLANC, LES AGENTS DE LA POLICE DE LA ROUTE CONTRIBUAIENT A ASSURER L'ORDRE. Reportage *France-Illustration* (H. Parnotte).

ACTUALITÉS MONDIALES D

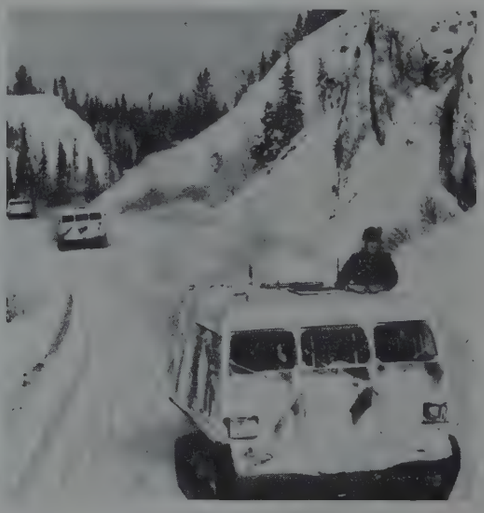
JANINA. Au cours d'un voyage en Epire, le roi Paul et la reine Frédérique de Grèce se sont arrêtés dans des villages où ils ont célébré avec la population le 37e anniversaire de la reprise de Janina à la Turquie.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. Le mouvement gréviste a progressé lentement chez les métallurgistes de la région parisienne où l'on recensait 150.000 chômeurs volontaires sur 400.000 travailleurs. Les ouvriers de la Régie nationale Renault, qui ont été les premiers à débrayer, sont chaque jour harangués à Billancourt par les délégués syndicaux.

NEW-YORK. Pour protester contre la fabricatio l'utilisation éventuelle de la bombe à hydrogène fidèles appartenant à différents cultes se sont unis une veillée de prières durant trois jours pl

SOFIA. Avant de quitter la capitale bulgare, à la suite de la rupture des relations diplomatiques, le ministre des Etats-Unis a fait brûler dans le jardin de son hôtel les archives... et le drapeau de l'ambassade.



ALASKA. Des troupes américaines et canadiennes ont pris part aux manœuvres du Grand Nord qui ont eu lieu aux confins du Yukon et de l'Alaska et où ont été expérimentés des véhicules-pingouins conçus pour la neige.

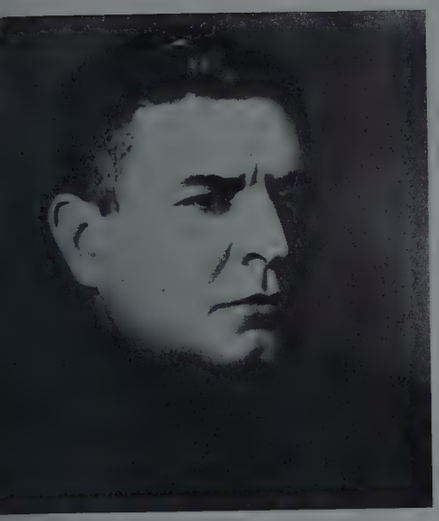
OTTAWA. A l'ouverture de la session du parler canadien, le gouverneur général (au centre), le vicc Alexander of Tunis, a lu le discours du trône. De lui avaient pris place les juges de la Cour Supr

BRUXELLES. Les communistes tentent en Belgique, comme en France, d'ameuter l'opinion contre le pacte atlantique, mais ils ont été dispersés par les gendarmes alors qu'ils se portaient vers l'ambassade des U. S. A.

GRENOBLE. En vertu des consignes de sabotage du matériel de guerre destiné aux troupes d'Indochine, des militants communistes grenoblois ont jeté à terre quatre canons de 105 placés sur des wagons plates-formes.

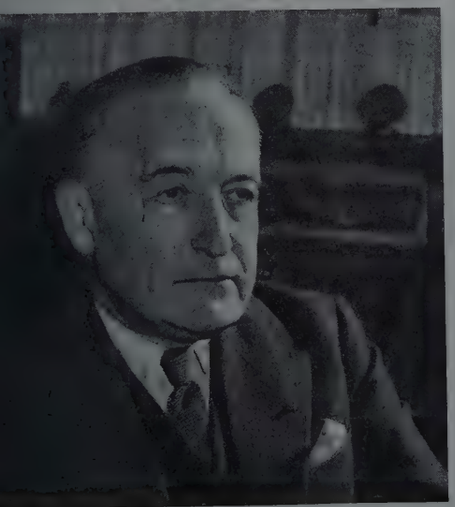
LONDRES. Tandis que M. Attlee reformait son cab sans grand changement, de nombreux curieux se massés devant Downing Street pour assister à la s du « Premier » britannique et de ses collaborat

A SEMAINE



SCOU. Le gouvernement soviétique, pour accélérer effort d'armement naval, a créé un ministère de larine de guerre qu'il a confié à l'amiral Youmachev, mmandant en chef des forces navales de l'U. R. S. S.

RLIN. Pour fêter le 32e anniversaire de l'armée ge de nombreuses délégations, dont celle de la police inine, se sont rendues à Treptow, où elles ont lé devant le monument aux Morts soviétiques.



ARIS célébrera en 1951 le 2.000e anniversaire de fondation. Des manifestations sont prévues pour circonstance, et la présidence du comité chargé de ordonner les fêtes a été confiée à M. Jules Romains.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

De mon dernier voyage aux Etats-Unis — c'était à la fin de l'année 1945 — j'avais rapporté du réconfort et le sentiment que ce grand peuple, si quelque malheur nouveau devait anéantir la malheureuse Europe, serait en mesure d'assurer la permanence de notre vieille civilisation. J'avais visité les universités, les musées, les bibliothèques. J'avais interrogé les intellectuels et je pouvais croire que les fils des gagneurs d'argent, les petits-neveux des pionniers, allaient se consacrer à la recherche désintéressée. Ces hommes instruits et sympathiques me semblaient alors enclins à perdre fructueusement du temps ; ils s'abandonnaient à la féconde rêverie sans laquelle il n'y a ni science, ni philosophie, ni poésie, ni création d'aucune sorte.

La lecture des notes publiées par André Siegfried, au retour du voyage qu'il vient de faire là-bas, me laisse perplexe. Je tiens Siegfried pour un observateur vigilant, pour un observateur exemplaire. Or, à ses yeux, le peuple des Etats-Unis, enivré par la prospérité, par le succès temporel, serait saisi, ou ressaisi, par « la mégalomanie de la technique ». Il en résulterait « une civilisation de plus en plus tournée vers les réalisations de type collectif, dans laquelle l'individu agissant seul ne compte plus ».

S'il en est ainsi vraiment, si ces nouvelles toutes fraîches doivent être prises au pied de la lettre, je dis : « Tant pis pour les Etats-Unis ! Tant pis pour le monde entier ! » car, dans l'ordre du génie, tout procède nécessairement de l'individu. J'ajoute, non sans amertume, ce que l'on semble oublier : la technique n'est que la servante de l'invention.

Or la servante, gonflée d'orgueil, est en train d'oublier sa maîtresse. La technique fait des efforts, d'ailleurs victorieux, pour se présenter, aux yeux du monde ahuri, comme la science véritable et souveraine. Elle a des arguments de poids : elle dispose de la puissance ; elle construit sans cesse de nouveaux instruments de puissance. A ceux qui savent la mettre en action, elle procure de grandes richesses. Les observateurs attentifs comprennent que l'empire de ce machinisme délirant peut, demain, se trouver ébranlé, voire réduit en cendres par une révolution philosophique et scientifique dont il est impossible de prévoir aujourd'hui les modalités, les voies et les conséquences, mais qui changera soudain tous les ressorts des activités humaines. Or cette révolution sera déterminée par la pensée de quelque solitaire, d'un philosophe de la science, d'un homme de génie qui, sans nul doute, ne cherchera ni l'application immédiate, ni ce que les zélateurs de la technique appellent « l'efficacité ».

L'Occident a produit maints hommes de cette sorte. Cette fécondité tient peut-être au terroir, peut-être au climat, peut-être à la nourriture. Elle tient plus sûrement encore à certaines méthodes employées jusqu'ici pour la formation des esprits. Presque toutes ces méthodes, en Europe, reconnaissent un principe commun : le désintéressement. Pendant de longues années les jeunes esprits sont assouplis, sont amendés par un régime scolaire qui semble les éloigner de l'activité pratique. Depuis des siècles, chez nous, les jeunes hommes qui se destinaient à la carrière des sciences, de la médecine, de l'Université, de la diplomatie commençaient, paradoxalement, par apprendre le latin, le grec, la littérature classique, la philosophie. Mûris par ce travail apparemment sans objet pratique, ces jeunes hommes abordaient l'étude vers laquelle ils se sentaient appelés. Ils y brillaient souvent. Nombre d'entre eux gagnaient des places éminentes dans la carrière choisie. Il arrivait parfois qu'un de ces libres chercheurs fût désigné par la nature pour découvrir des lois, établir des méthodes, bouleverser tout un canton de la connaissance, et parfois même le monde entier.

★

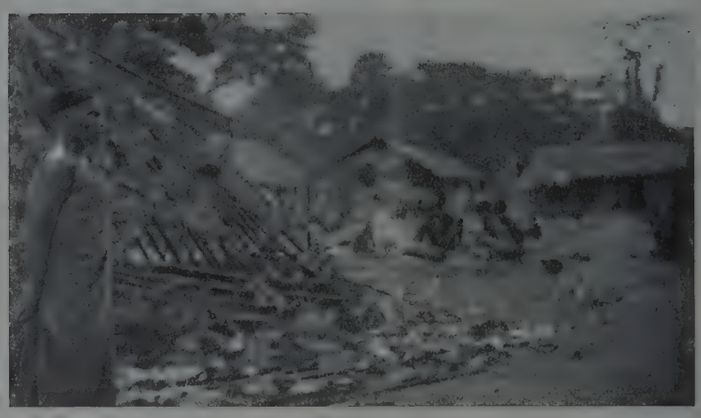
Si, comme nous le dit André Siegfried, « les humanités sont pratiquement abandonnées », aux Etats-Unis, les résultats de cette erreur ne seront pas immédiatement sensibles. Le génie de l'application peut s'exercer pendant longtemps avec succès sur les lois édictées par les grands inventeurs de l'Occident européen depuis Descartes et Bacon. Le peuple de « l'efficacité » peut se donner et même donner aux autres l'illusion d'une suprématie scientifique dont nous déclarerons avec un sourire cordial que nous ne sommes quand même pas dupes, car nous savons bien que les pensées fondamentales viennent toutes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de l'Europe enfin.

Il ne faut pas être trop pressé pour découvrir, dans la cohue des phénomènes, le principe nouveau qui va bouleverser le monde. Je fais des vœux pour que le peuple des Etats-Unis engendre des rêveurs, des philosophes détachés de l'application immédiate. Je fais aussi des vœux pour que les peuples de l'Occident européen ne se laissent pas éblouir par les fruits lointains de leur propre génie, pour qu'ils ne succombent jamais aux absurdes délices du complexe d'infériorité, pour qu'ils persévèrent dans la recherche désintéressée qui est, en vérité, l'étude la plus intéressante et même la plus intéressée qui soit.

MAISONS PILLÉES (ALFARY, 19 JANVIER) PAR LES PARTISANS DU R. D. A.

BOUAFLÉ : RESTES DE LA MAISON DE SEKOU BARADZI, HOSTILE AU R. D. A.

L'AUTOMOBILE DU MÊME COMMERÇANT EST DÉMOLIE PAR LES ÉMEUTIERS.



CASES DES NOIRS NON R. D. A. DE BOUAFLÉ : PILLÉES, PUIS DÉMOLIES.

AGBOVILLE : MÊMES EXPÉDITIONS « PUNITIVES » IMPUTABLES AU R. D. A...

... DONT LES PARTISANS ONT MIS A MAL LA VOITURE D'UN COMMERÇANT NOIR.

EN A. O. F.

L'ORDRE EST RÉTABLI EN CÔTE-D'IVOIRE

Si les troubles récents de la Côte-d'Ivoire n'ont pas connu de développements et de résonances plus graves, on le doit à la réaction aussi énergique que rapide du haut commissaire de l'A. O. F., M. Paul Béchard, contre les méfaits des agents du Rassemblement démocratique africain, ce mouvement orienté et dirigé en fait par les communistes.

L'un de ses chefs, M. d'Arboussier, a affirmé devant l'Assemblée de l'Union française que l'entrée en scène du service d'ordre avait été à l'origine des désordres. C'est faire trop bon marché de la vérité. Nous tenons au contraire de bonne source que les forces armées sont intervenues le 22 janvier dernier pour mettre un terme aux sévices exercés par les membres du R. D. A. contre d'autres noirs hostiles à cette formation extrémiste. Déjà, le 19 janvier, douze cases de noirs avaient été pillées à Alfary et, le 21, les partisans communisants de Bouaflé s'attaquaient à un commerçant noir, dont ils brisaient la voiture après avoir pillé son habitation. Appelés à rétablir l'ordre, les éléments de gendarmerie se trouvaient le lendemain devant une population ameutée par les propagandistes, et la rencontre devait bientôt prendre un tour violent. Le calme revenu, l'agitation se transporta à Yamoussoukro, où réside le richissime député noir Houphouet, président du R. D. A., puis, le 30 janvier, à Dimbakro, où le sang devait de nouveau couler.

De tels faits justifieraient amplement, à eux seuls, la décision prise par le gouvernement d'interdire les réunions de ce R. D. A. que l'on trouve depuis trois ans à l'origine de toutes les agitations suspectes fomentées en Afrique noire à l'instigation des communistes, et dont l'activité a pris pour thème, depuis un an, la libération des huit chefs arrêtés en février 1949 comme responsables des tragiques émeutes d'Abidjan.

La tactique reste la même : débauchage de la main-d'œuvre indigène, sabotage des installations et des plantations, blocage des routes menant aux marchés de ravitaillement, excitation permanente des noirs à la révolte. Il s'agit de lasser et d'écœurer les Français d'Afrique en les mettant dans l'impossibilité de poursuivre leur tâche.

M. Letourneau, ministre de la France d'outre-mer, a dénoncé de pareils faits comme s'intégrant dans une opération d'ensemble qui vise à soulever nos territoires d'outre-mer les uns après les autres. Indochine, Madagascar, Côte-d'Ivoire, autant de drames qui s'inscrivent, en effet, dans la néfaste action séparatiste que poursuit le communisme à travers l'Union française.

Au reste la France n'est pas seule visée. Les incidents de la Côte-d'Ivoire sont quelque peu parents de ceux auxquels nos amis anglais ont dû faire face à la Côte de l'Or, toute proche. Il n'est pas jusqu'au Congo belge où l'on ne s'inquiète de l'activité, jusqu'ici clandestine, déployée par les communistes pour saper la confiance des autochtones dans les représentants du pouvoir central.

Ainsi, en même temps que l'on tente de ruiner l'influence et le prestige de la France en Afrique, on s'efforce de miner les positions occidentales dans ce continent noir devenu, depuis la « guerre froide », l'un des terrains stratégiques mondiaux les plus convoités.

FUSION PRONONCÉE DU POURTOUR, PHOTOGRAPHIE DE COGOLIN PRISE PAR WILLY RONIS.

L'INDUSTRIE PHOTOGRAPHIQUE FRANÇAISE

par TOCHON-LEPAGE,

président de la Chambre Syndicale des Industries Photographiques.

C'est en France qu'est née la photographie, c'est aussi dans notre pays que se sont développées ses premières applications et que l'industrie photographique a fait son apparition. A côté des noms des deux inventeurs : Nicéphore Niépce et Louis Daguerre, figurent en bonne place, notamment, ceux de Poitevin, Ducos du Hauron, Charles Cros, des frères Lumière, de Lippmann et, plus près de nous, d'Edouard Belin. Mais notre pays s'est vu ravir peu à peu par l'étranger la place qu'il occupait et qu'il n'aurait jamais dû perdre.

Tandis qu'en Allemagne et aux Etats-Unis d'importantes usines se développaient, les fabricants français d'appareils restaient, à quelques exceptions près, à un stade quasi artisanal, ce qui leur interdisait de rivaliser de prix avec leurs concurrents. Aussi bien sur 100 appareils vendus en France avant guerre, 55 étaient d'origine allemande, 35 américains et 10 français.

Cependant l'industrie d'optique française, créée en 1917 par Paul Painlevé, pouvait rivaliser victorieusement avec l'Ecole supérieure d'Iéna et formait de remarquables cadres d'ingénieurs opticiens. Toutes les conditions se trouvaient réunies, chez nous, pour un très beau développement de l'industrie de la photographie, mais il devenait difficile de rattraper un retard considérable.

Un véritable tour de force fut réalisé. En deux ou trois ans les capitaux nécessaires furent réunis, les ateliers aménagés et équipés du matériel convenable, enfin une main-d'œuvre qualifiée fut formée en un temps record.

Bref, quatre ans après la Libération l'industrie photographique française comptait 300 entreprises, occupait 13.500 ouvriers et sortait, à des prix capables de tenir tête à la concurrence étrangère, des appareils qui comptaient parmi les plus perfectionnés.

Cette progression ne s'est pas limitée à l'appareil photographique, la fabrication des cameras et des projecteurs d'amateurs a pris une rapide extension. Il faut souligner également l'accroissement considérable de la production du matériel et des accessoires photographiques et, notamment, du matériel d'agrandissement, où de nouveaux progrès ont été réalisés tant sur la forme que sur les procédés et la présentation.

Par ailleurs, l'industrie des surfaces sensibles photographiques, qui occupe actuellement 6.000 personnes, est en mesure d'assurer tous les besoins du marché national et ceux de l'Union française, tout en laissant des possibilités substantielles à l'exportation. Ces progrès sont dus aux efforts déployés par les industries, qui avaient à résoudre de difficiles problèmes de fabrication du fait de la raréfaction et de la mauvaise qualité des matières premières mises à leur disposition. Grâce à leur ingéniosité les techniciens français ont surmonté les obstacles, assurant à leur fabrication une des toutes premières places.

Ces heureux résultats se sont notamment manifestés dans le domaine des émulsions négatives, qui peuvent maintenant traduire fidèlement toutes les valeurs et permettre la photographie instantanée dans les plus mauvaises conditions d'éclairage. Parallèlement d'importants progrès ont été obtenus dans la fabrication des papiers français, qui soutiennent avantageusement la comparaison avec les fabrications étrangères les plus réputées. Ajoutons qu'une partie importante de l'activité des fabricants de surfaces sensibles a été consacrée aux films radiographiques, ce qui permet de subvenir à la totalité des besoins des établissements hospitaliers et du corps médical.

Ces progrès et ce développement de notre industrie photographique se sont manifestés par l'accroissement sensible des fabrications réservées à l'exportation. Dès 1947 les ventes à l'étranger : appareils, accessoires, plaques et pellicules, se montaient déjà à 608 millions. Elles atteignaient 946 millions en 1948, un peu moins du quart du chiffre d'affaires de la profession. Pour 1949 elles paraissent devoir dépasser 2 milliards, et il est permis de penser que ce chiffre sera largement supérieur en 1950.

Pour en terminer avec ce rapide aperçu sur l'activité de l'industrie photographique française, il convient de rendre hommage au prodigieux effort accompli par les industriels et les techniciens français qui, au lendemain de la délivrance de notre pays, ont donné un bel exemple de ténacité, d'énergie et d'ingéniosité. Cette industrie est incontestablement l'une de celles qui se sont le plus rapidement relevées, contribuant ainsi pour une large part au développement de notre économie nationale. Les chiffres cités ci-dessus montrent en effet que, tout en subvenant à tous les besoins du marché national, l'industrie photographique française est maintenant en mesure d'exporter une importante fraction de sa production. D'une production qui, par sa qualité, est de plus en plus appréciée sur les marchés étrangers.

« NE BOUGEONS PLUS »

OU LES TEMPS HÉROÏQUES DE LA PHOTO

En 1900 on pouvait situer l'époque héroïque vers 1850. Actuellement les clichés et la publicité de 1900 nous offrent matière à d'amusantes comparaisons... Ces photographes conviés à la première excursion de la Société photographique et rassemblés dans les carrières de gypse de Volambert, en 1887, apportaient leur contribution au progrès. Il s'agissait, à la faveur d'une explosion, d'étudier la rapidité des couches sensibles et les vitesses convenables à donner aux obturateurs.

En 1899 l'hémérascope prenait des prototypes et servait lui-même à les développer en plein jour sans laboratoire. « S'enfermer dans un cabinet noir, disait la notice, pour s'y livrer à un travail de mineur, n'est-ce pas le cauchemar de tous ? Eh bien, le rêve est devenu la réalité, le cauchemar s'est dissipé à jamais ! » Il en coûtait 220 francs... Mais le dispositif ne devait pas être tout à fait au point, le cauchemar de la chambre noire, si cauchemar il y a, a résisté victorieusement à l'ingéniosité des chercheurs.

Dès 1902 la maison Clermont et Huet proposait déjà « la photo animée à la portée de tous par le diocinescope, cinématographe de salon sans éclipse », et le diocinescope audiphone, qui « présentait des vues animées avec audition musicale ». Que de talent et d'imagination chez les ingénieurs ! Que de lyrisme dans les textes publicitaires ! Que d'espoirs... aujourd'hui enfin réalisés

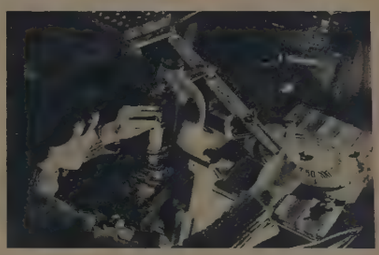
★ LES INDUSTRIES

Pressez sur le bouton, nous ferons le reste. »

Ce slogan publicitaire fit scandale en son temps. Si fâcheux qu'il fût, il signifiait une chose : le passage de la photographie du stade artisanal au stade industriel. S'ensuivait-il que toute préoccupation artistique dût être abandonnée ?

LA PHOTOGRAPHIE EST-ELLE UN ART ?

Honoré Daumier avait décoché aux photographes quelques-uns de ses traits les plus acérés... avant de poser lui-même devant l'objectif. Mme de Girardin prédisait tranquillement « une courte durée à cet engouement passager » et Lamartine, le grand Lamartine écrivait avec un dédain royal et une majestueuse ignorance : « Est-ce donc un art que la réverbération d'un verre sur un papier ? Non, c'est un coup de soleil pris sur le fait par un manœuvre. » Adam Salomon, maître ès éclairage de l'époque, l'ayant portraituré, le poète reconnut son erreur avec la même bonne foi et glorifia



L'INDUSTRIE PHOTOGRAPHIQUE FRANÇAISE EST EN PLEINE RENAISSANCE. LES USINES MODERNES, COMME CELLE-CI, AU BORD DE LA LOIRE, SONT ÉQUIPÉES DE TOUT L'OUTILLAGE MODERNE ET DOTÉES D'UN BUREAU D'ÉTUDES OU CHAQUE PIÈCE EST PRÉPARÉE MINUTIEUSEMENT AVANT D'ÊTRE FABRIQUÉE. — VOICI, A GAUCHE, UN TOUR SEMI-AUTOMATIQUE A TOURELLES REVOLVER SERVANT A LA FABRICATION DES PIÈCES TRÈS PRÉCISES AUSSI BIEN DE L'OBTURATEUR QUE DU MÉCANISME D'ENTRAINEMENT DE LA PELLICULE. — CI-DESSOUS : CE NOUVEL APPAREIL, MUNI D'UN DOUBLE OBJECTIF, EST DOTÉ D'UN MÉCANISME QUI ASSURE L'ENTRAINEMENT DU FILM ET AUSSI D'UN COMPTEUR D'IMAGES.

LE CORPS MÉTALLIQUE DU FUTUR APPAREIL, APPELÉ VULGAIREMENT BOITIER ET TECHNIQUEMENT « FÛT », SORT DE FONDERIE. IL PASSE ENSUITE PAR UNE CHAINE D'OPÉRATIONS OU LES TARAUDEUSES ET LES PERCEUSES PRÉPARERONT TOUS LES LOGEMENTS DES DIFFÉRENTS MÉCANISMES.

DES PRESSES DE 2 A 50 TONNES SONT EMPLOYÉES A LA FABRICATION DES PIÈCES DÉCOUPÉES ET EMBOITÉES. D'AUTRES MACHINES PERMETTENT D'ÉTALONNER DE FAÇON TRÈS PRÉCISE LA COMMANDE DES VITESSES DE L'OBTURATEUR, DONT LES PIÈCES D'ASSEMBLAGE SONT TAILLÉES ET FILETÉES. CI-DESSUS : LE MONTAGE D'UN OBTURATEUR OREC EST UN TRAVAIL D'HORLOGERIE. L'APPAREIL CI-DESSOUS PEUT RIVALISER AVEC LES MEILLEURS.

PHOTOGRAPHIQUES FRANÇAISES RENAISSENT

« le sculpteur sentimental qui collaborait avec le soleil ».

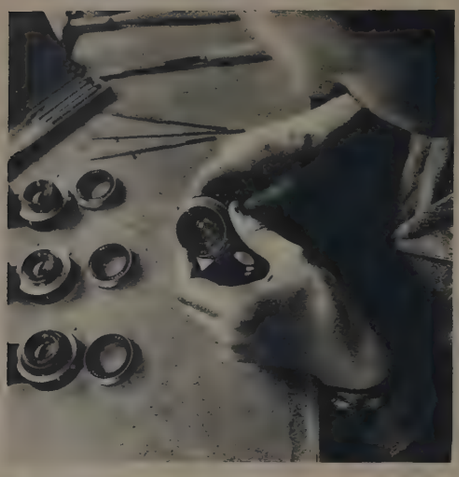
Baudelaire avait exécuté la photographie dans ces lignes amères : « La société immonde se rue comme un seul Narcisse pour contempler sa triviale image sur le métal. »

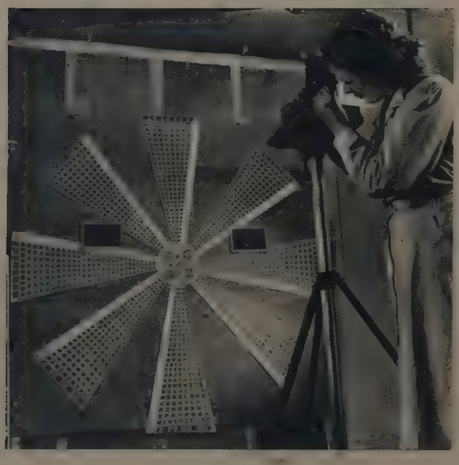
En 1839 on mobilisait en Allemagne, fort imprudemment, contre le daguerréotype, Dieu et le diable. « Vouloir fixer de fugitifs effets, imprimait un journal de Leipzig, est non seulement une impossibilité, comme l'ont démontré de très sérieuses expériences faites en Allemagne, mais le vouloir confine au sacrilège. Dieu a créé l'homme à son image et aucune machine humaine ne peut fixer l'image de Dieu. Il Lui faudrait trahir tout à coup ses propres principes éternels pour permettre qu'un Français, à Paris, lançât dans le monde une invention aussi diabolique. »

On dit communément qu'il y a « des idées dans l'air », propres à chaque époque, et qu'en somme l'invention est une œuvre collective. Comment, au contraire, n'être pas frappé de l'écart dans le temps entre les résultats obtenus par Niepce et ceux de Talbot, en Angleterre, de Bayard et de Daguerre en France, survenus *vingt-trois ans plus tard* ?

DE LA LITHOGRAPHIE A LA PHOTOGRAPHIE

Les circonstances qui entourent la découverte de Niepce sont également extraordinaires. En 1813 Niepce ne s'intéressait qu'à la lithographie, récemment trouvée. Cherchant les pierres les plus aptes à la reproduction des dessins des maîtres, il lui fallait au préalable exécuter des copies de ces dessins. Il y était très malhabile. Son fils Isidore le seconda jusqu'à son départ pour les gardes du corps. Lorsque ce petit malheur, très profitable, se produisit, Nicéphore Niepce, embarrassé et agacé d'avoir à redessiner avec beaucoup de maladresse et une grande perte de temps les estampes, songea à remplacer le copiste par un appareil qui fixerait avec fidélité, automatiquement, l'image choisie. Singulière démarche, où le hasard et le génie s'ajustent à l'aveuglette. Le 26 mai 1816 Niepce écrit à son frère ces lignes qui semblent relater une expérience de physique amusante : « Je m'empresse de te faire passer quatre nouvelles épreuves que j'ai obtenues plus nettes et plus correctes à l'aide d'un procédé très simple qui consiste à rétrécir avec

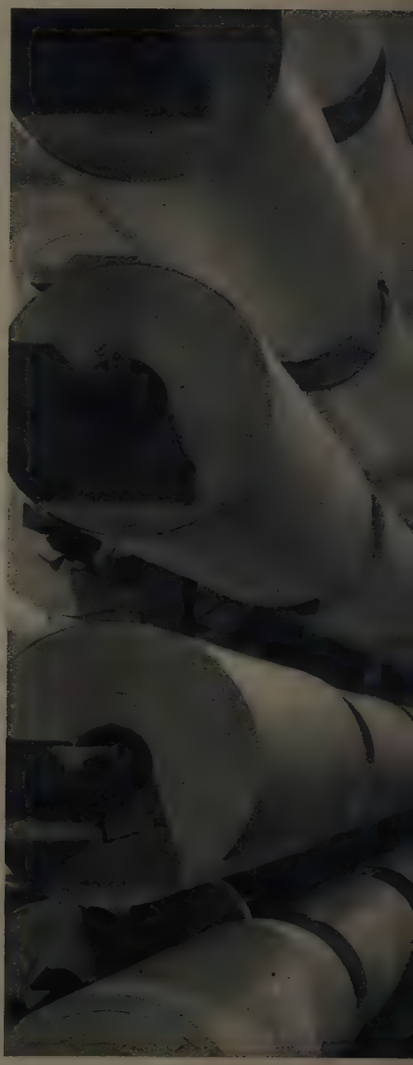




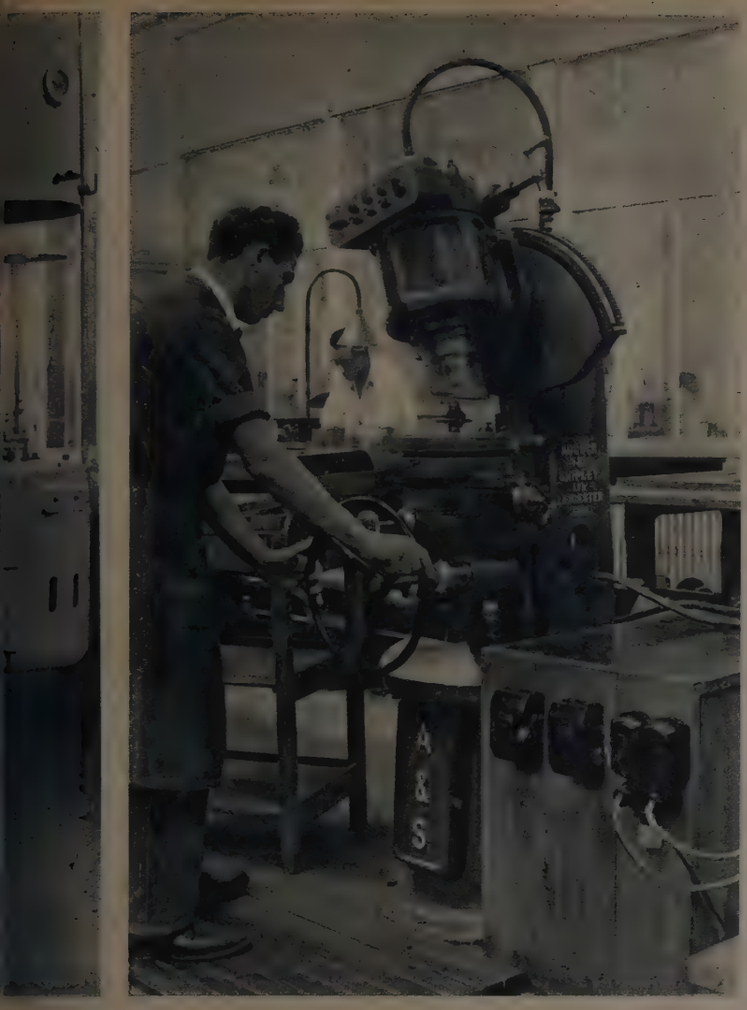
La préparation des objectifs des appareils modernes est l'objet des soins les plus minutieux et nécessite l'emploi d'ouvriers hautement qualifiés aussi bien pour l'assemblage des lentilles que pour le montage des obturateurs, dont le mécanisme est particulièrement délicat. La synchronisation des objectifs est soigneusement vérifiée.

Longtemps handicapée dans la fabrication des objectifs, l'industrie française de la photographie est maintenant équipée pour produire des articles pouvant rivaliser avec ceux de l'étranger. Témoin cette grande firme qui dispose de machines a graver (a gauche), a ébaucher les lentilles (a dr.) et de cloches a vide pour la fluoration des objectifs, opération qui a pour but d'augmenter leur luminosité.

L'industrie des surfaces sensibles prend chaque jour plus d'extension. En même temps que sont améliorées les qualités des papiers, les installations se modernisent : ces vues du séchage des longs rubans de papier et de leur conservation en rouleaux dans des magasins dotés des derniers perfectionnements techniques en portent témoignage.



Photographies prises aux usines Kodak-Pathé, à Vincennes.



AU MILIEU DE SES OUTILS, L'OUVRIER TRAVAILLE A L'AJUSTAGE ET A L'ASSEMBLAGE DES PIÈCES QUI ENTRENT DANS LA COMPOSITION D'UN OBJECTIF MODERNE.

un disque de carton percé le diamètre de l'objectif... le papier retient exactement l'empreinte de l'image colorée. » Tout y est... jusqu'au diaphragme mobile à iris, que l'on réinventa... cinquante ans plus tard.

Seul Arago entrevit la portée énorme de l'invention.

PEINTRES ET PHOTOGRAPHES

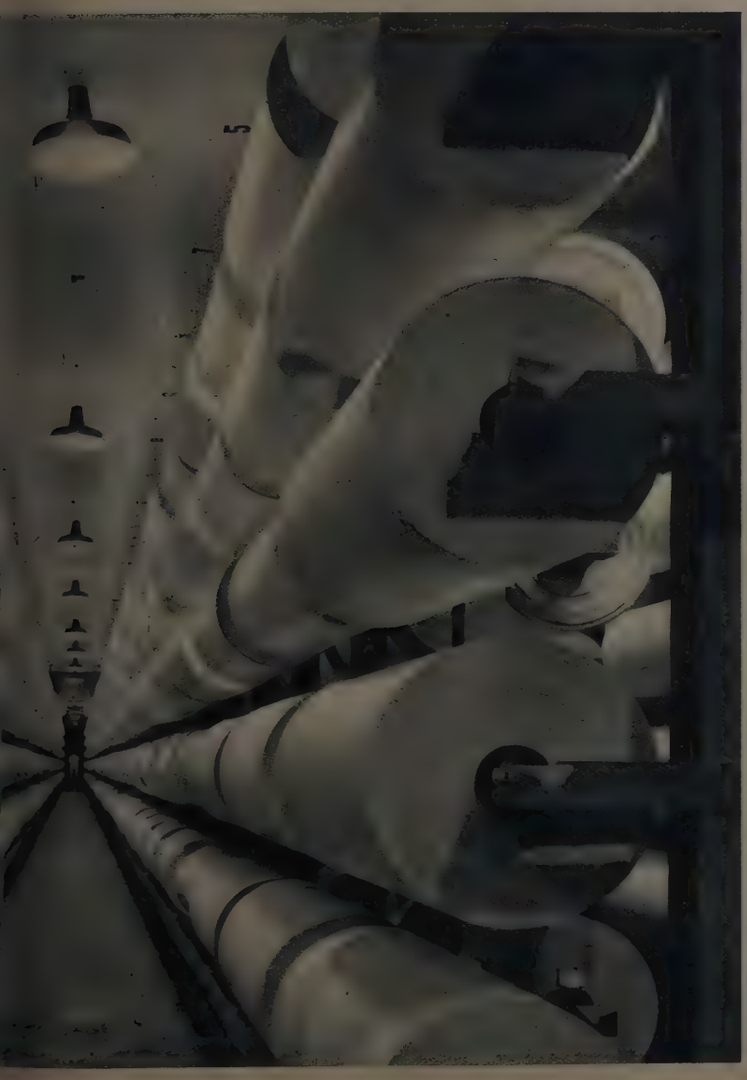
La fameuse et vaine dispute sur l'art avait seule le pouvoir de retenir l'attention. En attendant qu'elle fût close — mais l'est-elle ? — peintres et photographes s'influençaient réciproquement. Les photographes n'arrivaient pas à s'affranchir des règles de la composition picturale. Quant aux peintres, tels Toulouse-Lautrec, Degas, Seurat, ils regardaient avec étonnement et, finalement, s'inspiraient des perspectives fuyantes, des déformations d'objets, des disproportions de plans (dus à l'emploi des courts foyers et à l'astigmatisme des premiers objectifs) qui donnaient un curieux attrait aux photographies et bousculaient les vieilles conventions. Certains photographes parmi les meilleurs avaient parfaitement compris ce charme. Le commandant Puyo et Leclerc de Puligny recommandaient l'utilisation systématique et méthodique des aberrations sphérique et chromatique des objectifs non corrigés. Le comte d'Assche déclarait la guerre à l'anastigmat, qui « pervertit notre goût et tend à faire de l'appareil photographique un instrument de copiste ».

Mais la photographie avait d'autres cordes à son arc que le « sfumato » et... ses péchés originels. Des objectifs sans cesse améliorés permettaient au contraire d'arriver à une exactitude remarquable. Marey, ayant entrepris l'étude minutieuse du mouvement, renversait du coup la convention du galop volant de Géricault.

L'EXPRESSIONNISME PHOTOGRAPHIQUE

La technique moderne s'est résolument écartée de la composition picturale et du flou. « La photographie, écrit Raymond Lécuyer, qui est aussi habile photographe que bon écrivain, ignore le trait du dessinateur. Elle ne connaît que des taches d'intensité variable. Elle a fait son profit de l'expérience des Japonais, qui lui ont montré la beauté des sujets sans surcharge, donnant toute leur importance à quelques détails... Pourquoi lui reprocher l'implacable minutie de ses définitions, sa puissance de perception du détail ? » Louis Chéronnet observe que « l'image photographique en isolant l'objet dans l'espace lui a donné une singulière force de suggestion ». Et Pierre Mac Orlan n'hésite pas à voir dans la photographie « le grand art expressionniste de notre temps ».

La photo d'art et même celle, plus modeste mais plus large, d'amateur — indispensables supports d'une industrie vivante née du laboratoire et à son tour l'appuyant — ne sont que deux aspects d'une invention particulièrement féconde en applications. Le biologiste, le physicien, le chimiste, le naturaliste, l'astronome, le médecin, le chirurgien, le géomètre, le cartographe, l'homme d'affaires, l'industriel, le magistrat, le météorologue, le militaire considèrent maintenant la photographie comme leur indispensable auxiliaire. Oublierons-nous le reporter ?



LES APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES DITS « POUR TOUS » SONT, TOUT COMME LES APPAREILS DES REPORTERS PROFESSIONNELS, L'OBJET DE SOINS PARTICULIERS OU LE TRAVAIL « A LA MAIN » EST DE PLUS EN PLUS DOUBLÉ PAR DES MACHINES PERFECTIONNÉES QUI AUGMENTENT TRÈS SENSIBLEMENT LA PRODUCTION NATIONALE.

Photographies prises dans les ateliers S. I. T. O.

LES CORPS DES FUTURS APPAREILS SORTENT DU FOUR ÉLECTRIQUE OU ILS ONT ÉTÉ ÉMAILLÉS.

DU REPORTAGE A LA PHOTO D'AMATEUR

On est loin de cette époque — le milieu du siècle dernier — où Maxime du Camp partait explorer l'Egypte avec un appareil qui, accessoires compris, pesait plus de 100 kilos. Quand Bisson effectua, en 1861, la première ascension « photographique » du Mont-Blanc, il dut faire appel à vingt-cinq porteurs pour monter son bagage. Pendant la guerre de Crimée, Fenton circulait dans un lourd wagon et, tandis que Nordistes et Sudistes étaient aux prises, Brady et Gardner fixaient sur la plaque ces démêlés fratricides, non sans subir des mésaventures auxquelles les exposaient des *impedimenta* plus voyants qu'une batterie d'artillerie.

Actuellement les appareils téléobjectifs, écrans, cellule photo-électrique, etc., d'un professionnel bien équipé ne dépassent guère 3 ou 4 kilos et sont infiniment plus efficaces que les boîtes énormes de leurs prédécesseurs. Le « flash », cette vive lumière synchronisée avec l'ouverture de l'objectif, les émulsions ultra-rapides, une optique et une mise au point quasi parfaites, l'indication automatique des temps de pose, la gamme très étendue des papiers sensibles donnant aux clichés leur valeur optimum et permettant de rattraper des insuffisances ou des excès d'exposition, l'utilisation rationnelle des filtres, la transmission presque instantanée des clichés d'un bout à l'autre du monde par le moyen du « Belin » constituent des atouts de premier ordre. Les amateurs ont adopté la plupart d'entre eux afin de profiter des possibilités extraordinaires qu'ils offrent. Ils l'ont fait dans bien des cas parce que la tentation leur était donnée de réussir des images aussi saisissantes que celles publiées dans les journaux.

A l'ouverture de ce Salon, qui marque une date pour l'industrie photographique française, il est impossible de passer sous silence cette vérité trop méconnue : la photographie n'a pas été seulement inventée par un Français. La plupart de ses progrès décisifs sont également dus à des savants français. Ce n'est pas faire preuve de chauvinisme que de le constater. Mais dans ce domaine en particulier la France a trop longtemps « travaillé pour le roi de Prusse », se satisfaisant d'une gloire purement platonique et laissant à d'autres, Allemands et Américains, le soin d'exploiter industriellement ses inventions. Certes la France ne présente pas seule cette particularité de méconnaître ses propres savants. Lorsque David Brewster eut mis au point son stéréoscope, il chercha vainement à Londres un opticien qui voulût bien s'intéresser à son appareil. En désespoir de cause il vint à Paris, où il s'adressa à Duboscq, lequel entreprit immédiatement la fabrication dont il présenta, quelques mois plus tard, quelques spécimens à la grande Exposition de Londres... Ils en furent le clou ! En moins d'une semaine les Britanniques commandèrent à Duboscq un millier de stéréoscopes. Mais si les Anglais furent les initiateurs dans la recherche du relief photographique, les Français ne tardèrent pas à les dépasser grâce au verascope de J. Richard et à la jumelle stéréoscopique de Français, à trois objectifs reflex (1892), qui devançaient largement les modèles anglais et allemands. Aujourd'hui l'appareil multiobjectif de Bonnet est jugé le plus remarquable.

PHOTOGRAPHIE DES COULEURS

Dans la recherche de la couleur nos savants avaient pris la tête dès le début. Charles Cros et Ducos du Hauron s'étaient attaqués aux solutions pratiques et, par une étrange coïncidence, ayant mené leurs travaux séparément, aboutirent en 1869 à des méthodes identiques permettant de réaliser indirectement la photographie des couleurs avec l'emploi de filtres sélecteurs permettant d'obtenir trois images du même objet, chacune étant formée et modelée par l'une des trois radiations rouge, jaune et bleue.

Ducos du Hauron avait trouvé, le premier, le moyen de rendre les émulsions sensibles à la lumière rouge. Vogel les sensibilisa au vert. De l'orthochromatisme on arrivait au panchromatisme. Un des meilleurs procédés pour parvenir à une synthèse durable des couleurs par l'obtention et la superposition des monochromes fut celui que mirent au point les frères Lumière en 1895. Sur la surface de verre de leur fameuse plaque « autochrome » sont étendus : 1° une couche formée par des écrans microscopiques orangés, verts et violets ; 2° un vernis isolant ; 3° une couche mince d'émulsion au bromure d'argent. Une plaque 9×12 comporte 90 millions de grains de fécule de pomme de terre colorés en rouge orangé, vert et violet de 15 à 20 millièmes de millimètre de diamètre, et l'une des difficultés consiste à obtenir une seule couche sans superposition. Depuis 1932 la formule a été appliquée avec succès à des pellicules permettant en certains cas l'instantané.

En 1935, Kodak, suivi de peu par Agfa, mettait au point des procédés de prise de vue et de restitution des couleurs par synthèse soustractive. Trois couches émulsionnées, respectivement sensibles à l'une des couleurs primaires, sont étendues sur le même support, séparées par des filtres appropriés. Chaque couche contient un composant donnant naissance, au moment voulu, par combi-

QUE DE BEAUX PROJETS ÉVOQUENT LA VUE ET LE MANIEMENT DE CE PETIT APPAREIL TERMINÉ !

naison avec les produits d'oxydation du révélateur, aux colorants nécessaires : jaune, pourpre, bleu, vert.

Ducos du Hauron avait lui-même prôné le principe des trois émulsions superposées ; mais la réalisation supposait des moyens industriels puissants qui lui faisaient totalement défaut.

IDÉES FRANÇAISES. RÉALISATIONS ÉTRANGÈRES

Ce fut jusqu'en 1945 le drame de la photographie française. Les capitaux qui lui eussent été indispensables pour équiper ses laboratoires et monter des usines modernes lui étaient refusés. Non pas que la France en manquât. Au début du siècle elle prêtait au monde entier ; mais non à ses propres producteurs. Cette curieuse intelligence de la conjoncture a bien failli causer sa ruine. Elle contrastait singulièrement avec le comportement allemand. Le gouvernement de ce pays, comprenant l'avenir industriel de la photographie, accorda en effet de fortes subventions à l'entreprise d'optique qui s'était formée à Iéna peu avant 1880. Profitant des travaux remarquables d'un savant autrichien, le professeur Petzval, sur l'anastigmatisme, puis des recherches de Schott, d'Abbe et de Rudolph sur les objectifs de grande intensité lumineuse et de grande profondeur de foyer, cette usine acquit rapidement une réputation internationale bien assise sur un système de contrôles minutieux à tous les stades de la fabrication.

De son côté, l'Amérique, dotée d'un vaste marché à pouvoir d'achat croissant, protégée contre la concurrence par la distance... et par de bonnes barrières douanières, créait à son tour une industrie photographique importante. Deux noms émergent parmi ses chercheurs : Edison et Eastman. On sait que ce dernier fut le premier à mettre dans le commerce des pellicules « inextensibles et inaltérables », en 1889. Cependant dès 1861 Fortier, en France, avait émis l'idée et Carbutt avait transformé des lames de celluloïd en supports d'émulsion.

Prise entre l'optique allemande et les surfaces sensibles américaines, l'industrie photographique française faisait avant la guerre triste figure. A l'exception de quelques grandes entreprises, on ne comptait à vrai dire que des ateliers artisanaux. Ceux-ci s'obstinaient à créer des appareils remarquables, qui souvent donnaient le ton. C'était par exemple le « Cent vues » de Mollié, mémorable anticipation du « Leica » allemand et du plus moderne « Foca » français. Le « Rolleiflex » a également des antécédents en France : la chambre à deux objectifs d'Albert Londe et le Kinégraphe de Français. C'est ainsi que commença chez nous la fortune du petit format.

Au delà du petit format la microphotographie a conquis depuis longtemps ses titres de noblesse. Pendant le siège de Paris, en 1870, Dagron réussissait l'exploit magnifique, pour l'époque surtout, de faire transporter à chaque pigeon voyageur 50.000 dépêches sur une pellicule de collodion pesant un demi gramme. Depuis, cette technique et celle du grandissement ont fait de gros progrès et trouvent des applications nouvelles dans les sciences et dans l'industrie, où l'habitude se crée de verser aux archives les copies photographiques des documents originaux, lesquelles présentent l'avantage de comporter les cachets et signatures qui manquent aux doubles dactylographiés. Les chartistes, ayant fondé en 1937 l'Institut de recherche et d'histoire des textes, avaient au printemps de 1943 microfilmé 1.986 manuscrits à l'étranger et 755 en France. La preuve de l'utilité de cette initiative devait, hélas ! être fournie aussitôt : les vingt et un manuscrits photographiés à Louvain et à Tournai en 1938 furent brûlés pendant la guerre.

« La plaque photographique, disait l'astronome Janssen, est la rétine du savant, et elle est bien supérieure à l'œil humain. » La radiographie et la photographie à l'infra-rouge apportent d'éclatantes confirmations à ce jugement. Grâce à la photographie à l'infra-rouge l'astronome a doublé le nombre des étoiles connues ; l'expert d'art analyse avec précision les documents falsifiés ou altérés. Les émulsions aux cyanides permettent de photographier à travers une brume opaque jusqu'à des distances de 500 kilomètres.

LES SIGNES D'UNE RENAISSANCE

Cette énumération incomplète suffit à donner une idée de l'importance d'une industrie qui commence à renaître en France. De fait, le nombre des ouvriers qui y sont employés se trouve multiplié par 15 par rapport à l'avant-guerre. La production a doublé et, dans certains cas, triplé, cependant que la qualité s'améliorait sans cesse. Il est au reste bon de rappeler que déjà avant la guerre les opticiens français fournissaient les producteurs allemands. Lors d'une visite officielle récente à Iéna, les industriels allemands, présentant au ministre français leurs plus beaux objectifs, lui déclarèrent que celui qui venait de leur donner le plus de satisfaction était français.

La pénurie de dollars et l'éclipse momentanée de la concurrence allemande n'expliquent pas seules le relèvement de l'industrie photographique française. Les facteurs de la réussite résident en elle, dans sa faculté morale de récupération et dans ses possibilités techniques.

La qualité de sa production commence à être appréciée à l'étranger et le chiffre des exportations, qui monte régulièrement, en est un indice sûr. Une bonne politique commerciale appuyant des fabrications sérieusement contrôlées achèvera d'asseoir une renommée qui, venue du génie de nos chercheurs, doit normalement s'étendre à une industrie respectueuse de leur tradition d'honnêteté.

EN VISITANT LE SALON DE LA PHOTOGRAPHIE

TYRANTY

présente outre les dispositifs de photomicrographie et de cinémicrographie toute une gamme de microscopes stéréoscopiques et autres. Le « Leica » voisine, au milieu des objectifs nouveaux créés par Leitz, notamment le grand angulaire Summaron F. 3,5 de 3 cm. 5, le Summarit F. 1,5 de 5 centimètres et le Summarex F. 1,5 de 8 cm. 5. A côté, figurent tous les accessoires indispensables ou simplement souhaitables : agrandisseurs, filtres, posemètres, pellicules, viseurs, ouvrages techniques, ainsi que les cameras d'amateurs de 16 et de 8 millimètres ; merveilles de mécanique et d'optique. Un stand bien séduisant.

FOCA

Les appareils de petit format continuent à jouir de la faveur du public. Le « Foca », création de la société Optique et Précision de Levallois, a pris sur le marché international, en quelques années, une des places les plus enviées, que justifient le sérieux de sa fabrication, la qualité de son optique, la minutie de ses contrôles. Les objectifs très variés, interchangeables, tous fluorurés pour augmenter leur luminosité, et des accessoires étudiés, tel le viseur universel, forment un des ensembles remarquables du Salon.

ALFA-REFLEX

a combiné pour son 24×36 lés deux systèmes de mise au point les plus prisés : le télémètre et un dispositif reflex à miroir basculant. Les objectifs Alfa sont traités et conçus pour étendre l'emploi de l'appareil de la microphotographie à la macrophotographie... en passant par l'utilisation normale de l'amateur en vacances.

MICROSCOPES KRAUSS BBT

Un objet composé de particules transparentes immergées dans un milieu d'indice peu différent (par exemple micro-organismes vivant en milieu aqueux) reste invisible au microscope ordinaire. Les microscopes « à contraste de phase », en réalisant une variation d'intensité lumineuse convenable, permettent une excellente observation.

LA SOCIÉTÉ PHOTOREX

s'est intéressée spécialement au problème des Reflex et ses deux principales nouveautés : l' « Aiglon Reflex » et « le Rex-Reflex » s'ajoutant à la série très heureuse des « Atoflex » semblent devoir connaître un gros succès. L' « Aiglon » est destiné aux jeunes amateurs tandis que le « Rex-Reflex », d'une conception et d'une exécution remarquables, peut affronter les appareils des plus grandes marques sur le marché international grâce à une optique excellente et à un mécanisme de haute qualité. Avancement du film par manivelle à retour automatique, compteur-blocage, glace aluminée, objectif Berthiot 3,5 à 4 lentilles, groupe optique interchangeable, obturateur avec dispositif à retardement, etc.

DANS LA SECTION OPTIQUE

Berthiot offre un très bel ensemble d'objectifs allant du Flor 1,5 de 50 millimètres, au téléobjectif 4,5 de 200 millimètres. Sans oublier la trousse d' « Eurygraphes » pour les professionnels et les « Cinor » conçus pour les cinéastes tant amateurs que professionnels.

Boyer a obtenu des succès indéniables avec son « Saphir » et poursuit une fabrication qui lui conservera une fidèle clientèle.

LA SOCIÉTÉ « OXA »

spécialisée dans la fabrication des agrandisseurs, a mis au point trois types bien définis : les ampligraphes automatiques sur parallélogramme destinés aux professionnels, les appareils non automatiques sur colonne, dont les qualités satisfont à la fois les professionnels et les amateurs exigeants, et enfin les agrandisseurs simples, dont se réjouiront les débutants. Des objectifs Boyer, Berthiot ou Angenieux équipent ces fabrications d'une qualité éprouvée.

LUMIÈRE

est trop connue pour qu'il soit utile de présenter en détail une gamme très variée d'appareils dont les caractéristiques ont été étudiées en fonction d'une longue expérience. A signaler cependant l' « Eljy », dont les qualités s'affirment à la faveur de nombreux perfectionnements.

DENGREMONT

s'est attaqué, et semble l'avoir résolu avec succès, au problème qui consistait à faire bénéficier les appareils grand format (9×12 et 13×18) des avantages qui ont séduit les amateurs du système reflex. Son Studioflex, très étudié, retiendra l'attention des professionnels.

LES ÉTABLISSEMENTS FEX

ont construit un appareil 6×9 en matière moulée, léger, simple, à mise au point fixe et à grande profondeur de champ qui s'adresse spécialement aux débutants.

ZEISS IKON

présente son Contax II A, dans lequel ont été incorporés quelques perfectionnements de détail, et le « Contesa », dernier-né de la série du Super Ikonta, utilisant le 24×36, qui, grâce à sa cellule, donne à l'opérateur une grande sûreté.

LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE TECHNIQUE OPTIQUE (S. I. T. O.)

a fort habilement combiné les avantages du 24×36 et ceux du tirage direct. Son « Teleroy » est équipé d'un télémètre d'une grande précision, d'un déclencheur évitant les doubles expositions, et permet de prendre soit huit vues 6×9, soit seize vues 4,5×6. Un obturateur de haute qualité, une prise pour synchro-flash, une table de profondeur de champ complètent cet appareil fort séduisant muni d'un objectif Angenieux ou Berthiot 3,5.

S E M

dispose de quatre atouts : le « Semflex II », appareil reflex à objectif 3,5 à quatre lentilles donnant douze vues sur film 6×9, le « Semflex I », à objectif 4,5 à trois lentilles. En 24×36, le « Sem » et l' « Orenac » joignent à l'attrait d'une grande luminosité (objectifs Angenieux ou Berthiot) celui de prix très étudiés.

PONTIAC

offre une gamme étendue d'appareils dans les formats 24×36, 3×4 et 6×9. Le « Bloc Métal 45 », le « Bloc Métal 145 » et le « Baby Lynx » constituent, semble-t-il, les étoiles de la présentation. Sans oublier, naturellement, le Super-Lynx Standard, dont l'obturateur est conçu pour éviter les surimpressions involontaires.

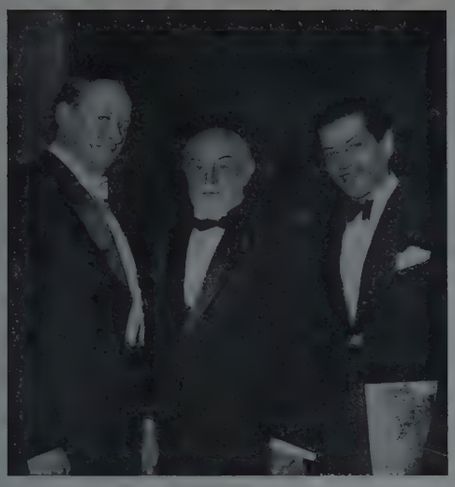
DANS LE DOMAINE DES SURFACES SENSIBLES

des progrès considérables ont été réalisés, comme on sait, dans les dix dernières années. Les grandes maisons spécialisées se sont efforcées à les faire passer du laboratoire à la fabrication industrielle, n'hésitant pas à engager des investissements considérables pour perfectionner sans cesse les résultats. Kodak-Pathé recueille aujourd'hui le fruit d'un travail sérieux et d'une conception à la fois sage et audacieuse. Ses émulsions standard comme celles réservées à la radiographie ou aux professionnels connaissent un succès légitime.

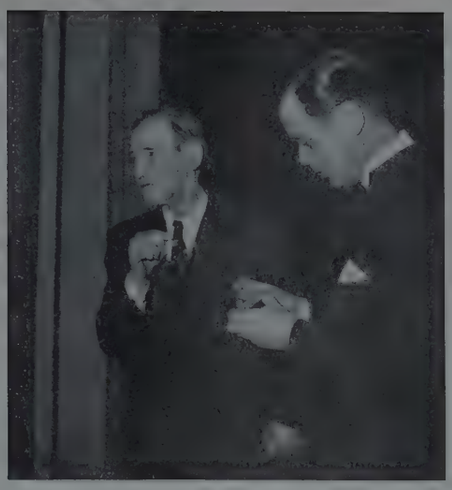
Lumière continue, sans bruit, des fabrications d'excellente qualité, dans la meilleure tradition d'une maison dont les fondateurs, pionniers de la photographie et de la cinématographie, ont des titres à la reconnaissance nationale. L'accroissement continu de sa production est un indice certain de vitalité commerciale et de bonne tenue technique.

DANS LES ACCESSOIRES

de la photographie, il faut citer les dégradateurs, les margeurs, les couleurs liquides, les trames, les posemètres, les cuves pour le développement, les lanternes de projection, l'éclatron, les pieds, les filtres, les châssis, les coffrets projecteurs, les coffrets de montage pour le cinéma amateur, les filtreuses, les têtes panoramiques, les séchoirs, les tireuses, les glaceuses, les laveurs, les bobineuses, les albums, etc. Il est malheureusement impossible de montrer l'ingéniosité des multiples améliorations apportées dans la présentation et le fonctionnement de ces modestes et fort utiles compléments sans lesquels le photographe actuel se trouverait bien empêché d'arriver à la perfection désirée.



MM. Bondeville, directeur de l'Opéra-Comique, Jacques Rouché et Serge Lifar.



Maurice Utrillo, créateur des nouveaux décors, et M. Pétridès pendant l'entr'acte.

OPÉRA-COMIQUE : CINQUANTENAIRE DE « LOUISE »

Et voilà notre *Louise* repartie pour la gloire ! Elle a changé de robes, c'est-à-dire de décors, et en est toute heureuse. Il semble qu'à travers le beau talent de Géori Boué elle chante plus clair son bonheur !

Le public a manifesté son émotion devant le maître nonagénaire, qui, cinquante ans après lui avoir fait don de cet hymne à Paris, à la vie, devait recevoir un hommage enthousiaste.

M. Bondeville, directeur de l'Opéra-Comique, était à l'honneur. Les photographes poursuivaient Utrillo. Marguerite Long était enchantée. Mme André Maurois aussi. Serge Lifar et Toumanova, pour une fois spectateurs, applaudissaient ; les amateurs de musique : Pierre Descaves, Warnod, Loeurel... appréciaient et le disaient.

Le chef de l'Etat était là aussi. (Il a d'ailleurs changé de quartier : quittant son avant-scène, il habite maintenant une loge de milieu.)

Outre les deux interprètes de *Louise* : Mlle Rioton, qui créa le rôle en 1900, et Mme Géori Boué, qui le reprenait, deux autres « Louise Charpentier » arpentaient le foyer pendant les entr'actes : l'une, nièce de l'auteur, l'autre, jeune Canadienne à laquelle le prénom fut donné là-bas, à cause de *Louise*, et qui avait tenu à assister à cette grande reprise.

L'élégance de la salle était un hommage de plus rendu au compositeur et aux interprètes, tous bienheureusement choisis.

Photographies R. Schall.

Deux « Louise Charpentier » : a gauche, la nièce du maitre ; a droite, une Canadienne.

Ci-contre : le triomphe de G. Charpentier.

Marguerite Long, toujours grande admiratrice du vieux maitre, triomphait aussi.

A l'Athénée, Mmes D. Bourdet, Aubray et P. Blanchar évoquent Edouard Bourdet.

REPRISE DE « LA PRISONNIÈRE »

L'esprit, l'art et la beauté se sont retrouvés dans le souvenir de Bourdet. Le Tout-Paris des générales, c'est-à-dire tous ses amis, était là. La salle était comble. André et Simone Maurois, Marcel et Juliette Achard, Julien Green, Bestegui, Mme Larivière, Edouard Waterman, Mme Thion de la Chaume, Steve et Renée Passeur et tant d'autres entouraient Denise Bourdet, la remerciaient, rendaient hommage à son culte fervent pour l'œuvre de son mari, à la peine aussi qu'elle s'était donnée pour que la présentation fût en tous points en accord avec ce qu'aurait désiré l'auteur trop tôt disparu.

Phot. *France-Illustration*.

LÉGERS...

LÉGERS...

En haut, S. M. la reine des gobe-mouches. Ci-dessus, le rossignol chez les perruches.

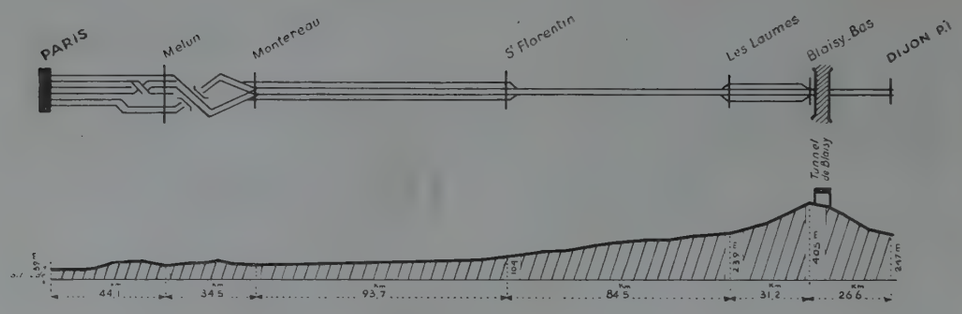
... COMME LE VENT

Cela semblait une visite du paradis, d'un paradis dans lequel se seraient promenées librement six ravissantes jeunes personnes, sur les têtes desquelles, non moins librement, se seraient posés les oiseaux les plus éblouissants.

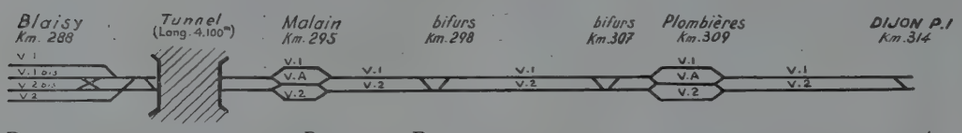
Voilà quel fut le cadeau que firent à nos yeux Jean-Paul et Jean d'Estrées dans une présentation de coiffures du soir que nous vîmes hier chez Carrère.

Il y avait l'oiseau sage, assis sur de sages cheveux ; l'oiseau fou, qui avait choisi de mêler son plumage à de folles boucles. Il y avait aussi une explication : les oiseaux voulaient voir de près les jolis visages qu'un nouveau maquillage rendait transparents, lumineux, tout habillés de soleil, les yeux neufs que le paon avait bien voulu prêter, à moins que ce ne soit effet de mimétisme...

De gauche a droite : M. Dolonitz, Brigitte Auber et Cl. Maurel, qui décora la volière.



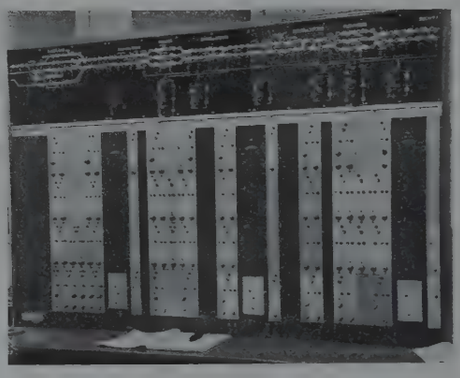
Les 315 kilomètres de la ligne Paris-Dijon.



Disposition des voies entre Blaisy et Dijon, sur le terrain de la commande centralisée.

LA COMMANDE CENTRALISÉE DE LA CIRCULATION A DIJON

PAR ROBERT BARJOT



Le tableau de la commande centralisée.

Le voyageur qui prend parfois le train à la gare de Lyon a pu suivre depuis deux ans les progrès des travaux d'électrification. Entre Paris et Dijon il a vu se dresser les poteaux et se tendre les fils des caténaires qui amèneront le courant aux locomotives, sortir du sol les bâtiments des sous-stations et se dresser les pylônes des lignes à haute tension, disparaître les sémaphores aux ailes rouges et les signaux jaunes en forme de losange, qui ont été remplacés par les panneaux lumineux du block-system automatique. Depuis quelques semaines son rapide croise les premières locomotives électriques, qui, attelées à des trains de marchandises, « rodent » les installations en attendant la mise en service complète de l'électrification, d'abord sur Laroche-Dijon, puis, à l'automne prochain, sur Paris-Laroche.

Si ce voyageur avait un « œil de cheminot », il aurait pu enregistrer au passage une chose plus surprenante : la disparition des postes d'aiguillage dans les gares depuis Blaisy-Bas, à la tête nord du tunnel, jusqu'à l'entrée de Dijon. Son train a traversé successivement Blaisy-Bas, Baulme-Laroche, Mâlain, Velars et Plombières sans qu'aucun aiguilleur ne paraisse s'occuper de lui préparer la voie.

Et pourtant ce train n'a pas été perdu de vue un seul instant : il a été « contrôlé » dans sa marche de Blaisy à Dijon par un aiguilleur, un seul. Installé au deuxième étage d'un grand bâtiment blanc récemment construit à Dijon, de l'autre côté de la cour de la gare et tournant le dos aux voies, cet aiguilleur a suivi le train « à la trace », sur le tableau lumineux de la commande centralisée de la circulation.

Cette commande centralisée n'est pas la première installation française de ce genre. Depuis 1933 la section Houilles-Sartrouville de la ligne du Havre est équipée en commande centralisée et placée sous le contrôle du « régulateur » de Paris-Saint-Lazare, qui, à 16 kilomètres de distance, commande les vingt-deux aiguilles et les quatorze signaux de ces deux gares. Sartrouville est un terminus pour certains trains de banlieue, et suivant l'heure de la journée cette gare expédie ou reçoit de nombreux trains. Pour éviter que ces opérations ne gênent la circulation des trains directs, le réseau de l'Etat a construit entre Houilles et Sartrouville une troisième voie sur laquelle les trains peuvent circuler indifféremment dans l'un et l'autre sens. Sans la commande centralisée il aurait fallu quadrupler les voies.

Le problème qui s'est posé entre Blaisy et Dijon n'est pas très différent : le trafic, déjà très important sur la grande artère Paris-Lyon, augmentera encore lorsqu'elle sera électrifiée ; car pour tirer tout le bénéfice possible de la traction électrique on compte reporter sur cette ligne une quinzaine de trains de chaque sens, messageries et marchandises, qui suivent la ligne du Bourbonnais par Nevers, Moulins et Paray-le-Monial.

Entre Paris et Dijon les voies sont déjà quadruplées de Paris à Saint-Florentin, puis sur le parcours accidenté entre Les Laumes et Blaisy. Mais le tronçon Blaisy-Dijon a été maintenu à double voie, en raison de la configuration du terrain et des dépenses considérables qu'aurait entraînées le quadruplement ou même le triplement de la voie. D'autre part, les rapides sur Paris-Lyon sont groupés en « batteries » de trains se suivant à faible intervalle ; il y a dans chaque sens deux « batteries » de rapides, une de nuit, d'environ vingt-cinq trains, et une de jour, qui n'en compte qu'une douzaine. Ces « batteries » se croisent deux à deux au sud de Dijon. La gare de Dijon voit donc dévaler chaque nuit, entre 11 heures du soir et 3 heures du matin, une série de rapides venant de Paris, et les derniers trains de cette « batterie » croisent les premiers rapides de la « batterie » de l'autre sens, qui arrivent à la gare de Lyon dans la matinée entre 6 heures et 9 heures.

Ce fort trafic, dirigé alternativement dans un sens puis dans l'autre, conduisait donc à l'idée de « banaliser » les deux voies entre Blaisy et Dijon, c'est-à-dire de les équiper pour permettre l'utilisation de chacune tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre. Ainsi, suivant les besoins, disposerait-on de deux voies descendantes ou de deux voies montantes. Et pour donner à l'ensemble toute la souplesse possible les 27 kilomètres de Blaisy-Dijon seraient scindés en cinq tronçons ; il suffit en effet de quelques kilomètres pour qu'un rapide « double » un train de marchandises, et en cas d'interception d'une voie en un point la longueur de la section exploitée en voie unique peut être réduite au minimum.

Au bureau de la commande centralisée. Au premier plan, le régulateur. Au fond, le tableau de la commande centralisée.

Mais pour coordonner avec précision les différents mouvements il fallait placer toute la circulation sur cette section banalisée entre les mains d'un seul homme. On aboutissait donc à une commande centralisée groupant la manœuvre de toutes les aiguilles et de tous les signaux de la section, et décidant seule du sens de circulation sur chaque tronçon des deux voies banalisées.

Si audacieuse que puisse paraître cette conception, elle n'est pas nouvelle. Depuis vingt ans les chemins de fer américains ont installé des commandes centralisées non seulement sur plus de 15.000 kilomètres de lignes à voie unique, mais aussi sur plusieurs longues sections à double voie. L'équipement réalisé à Dijon par la Compagnie des freins et signaux Westinghouse dérive des installations américaines ; mais il comporte un perfectionnement très intéressant, celui de la commande « par itinéraires », beaucoup plus simple et plus rapide que la commande individuelle des signaux et des aiguilles pratiquée aux Etats-Unis.

Entrons donc au poste de commande centralisée de Dijon. C'est une grande pièce nue, ayant vue sur des jardins et qui n'est meublée que par un bureau et par un grand tableau vertical. Le bureau, c'est celui du « régulateur », un sous-chef de gare sans casquette blanche, qui surveille la marche des trains de la grande ligne entre Tonnerre et Chalon-sur-Saône. Le tableau, c'est celui de la commande centralisée, qu'un aiguilleur ne quitte pas des yeux. Quel est le rôle de ces deux hommes ?

Le « poste de secours » de Blaisy.

Le régulateur a devant lui un téléphone-haut-parleur qui le met en communication avec toutes les gares et tous les postes de signaux de la section qu'il contrôle. Gares et postes lui annoncent les heures de passage, d'arrivée ou de départ de tous les trains. Ces renseignements lui permettent de tracer de minute en minute le « graphique réel » de la marche des trains et de le comparer au « graphique théorique » placé devant lui. Il a donc à chaque instant sous les yeux les photographies exactes de la circulation telle qu'elle est pratiquement et telle qu'elle devrait être.

Son rôle est avant tout de maintenir les trains dans leur horaire. Sans répit, il surveille leur marche, écarte de leur route les risques d'incident, les occasions de retard. S'il est besoin, il prendra entre ses mains le sort d'un train « désheuré », déblaiera la voie devant lui et s'efforcera de lui faire rattraper son retard. Et en cas d'incident de circulation il alertera les gares et les dépôts, déclenchera le départ d'une machine de secours, fera arrêter certains trains, en détournera d'autres pour réduire au minimum les répercussions que pourrait avoir cet incident sur la marche générale de la ligne.

Tout le réseau des grandes artères françaises est ainsi découpé en tronçons de 100 à 150 kilomètres de longueur, et chaque tronçon est contrôlé par un régulateur en relation téléphonique avec ceux des tronçons voisins.

Le régulateur, c'est l' « ange gardien » ; il voit tout mais ne met pas les mains à la pâte. L'aiguilleur de la commande centralisée, lui, est le *deus ex machina* qui entre en scène rien qu'en agissant sur les petits boutons de son tableau. Regardons-le travailler.

En haut du tableau, le tracé schématique des voies, depuis la gare de Blaisy (à gauche) jusqu'au Poste 1 de Dijon (à droite). Des lampes, blanches ou rouges, témoignent de la présence d'un train ou de l'absence de toute circulation sur chaque élément de voie.

Au-dessous de ce tracé lumineux, six grandes « platines » de boutons complétés par des voyants. (Les deux autres « platines » correspondent à des autorisations de manœuvres dans les petites gares de Baulme-Laroche et de Velars.) Ces « platines » portent des noms : Blaisy-Bas, Mâlain, Bifurs du kilomètre 298, Bifurs du kilomètre 307, Plombières et Dijon Poste 1. Ces six noms sont ceux des points où les trains peuvent s'aiguiller d'une voie sur l'autre, soit directement, soit en passant par une troisième voie intercalée entre la première et la deuxième.

En actionnant un seul bouton l'aiguilleur établit tout l'itinéraire, aiguilles et signaux, entre deux points d'aiguillage successifs tandis qu'il bloque tous les autres signaux et aiguilles donnant accès à cet itinéraire.

L'aiguilleur de la commande centralisée est sous les ordres du régulateur. Normalement, les itinéraires réguliers sont établis : trains venant de Paris sur la voie 1, trains allant à Paris sur la voie 2. Mais si le régulateur le lui demande l'aiguilleur établit un itinéraire à contre-voie, par exemple pour permettre à un train rapide d'en dépasser un autre plus lent. Cet itinéraire à contre-voie pourra être commandé en tracé permanent — et il restera établi après le passage du train — ou bien en destruction automatique — et l'itinéraire s'annulera sitôt le train passé.

Tous les mouvements sont protégés automatiquement par des signaux commandés et contrôlés à l'arrêt tandis que le block-system automatique assure l'espacement des trains se suivant sur chaque voie. De plus, toutes les aiguilles, tous les signaux sont contrôlés impérativement en permanence. Et toutes les approches de trains, tous les passages interdisent automatiquement l'établissement des itinéraires incompatibles.

La commande centralisée permet donc une exploitation extrêmement sûre et exceptionnellement souple de la section qu'elle couvre.

En voici un exemple :

Au mois de décembre dernier, par suite de la rupture d'un bandage de roue, cinq wagons-citernes d'un train de marchandises allant à Paris déraillent sur voie 2 un peu avant de pénétrer dans le tunnel de Blaisy ; trois de ces wagons se couchent, obstruant les deux voies. L'aiguilleur de la commande centralisée s'en aperçoit instantanément par l'extinction des voyants blancs et l'allumage des voyants rouges de la voie 1 sur son tableau schématique. Aussitôt il ferme les quatre signaux couvrant les deux voies dans les deux sens. Le régulateur fait couper le courant à 1.500 volts sur les caténaires et, dans les cinq minutes qui suivent le déraillement, il prévient les gares encadrantes, fait stopper tous les trains, commande les wagons de secours des Laumes et de Dijon et alerte les grues de 50 tonnes de Dijon et de Laroche ainsi que l'équipe des caténaires.

Une heure plus tard les wagons non déraillés, treize en tête du train et vingt en queue, étaient dégagés et garés ; les équipes des caténaires travaillaient à écarter les fils de contact pour permettre aux grues de 50 tonnes de dresser leurs flèches et d'entreprendre le déblaiement. Les trains partant de Paris et ceux venant de Lyon étaient détournés. Aussitôt dégagée, réparée et vérifiée, la voie 1 était rendue à la circulation des trains, qui grâce à la commande centralisée se succédaient dans les deux sens sans nouveau retard appréciable tandis qu'on achevait de déblayer la voie 2.

Mise en service en novembre dernier, la commande centralisée n'a pas tardé à montrer tout ce qu'elle était capable d'apporter en commodité et en sécurité à l'exploitation de la section Blaisy-Dijon, au trafic déjà si chargé et de tout temps si délicat.

Or la régularité des trains est le principal élément de la sécurité : déjà en 1949 le coefficient d'exactitude des rapides de la S. N. C. F. a atteint 96 %... Il n'est pas douteux que la commande centralisée permettra, dans les mois à venir, d'améliorer encore cette précieuse régularité sur la grande ligne électrifiée Paris-Dijon.

LES « BRETELLES » DE BIFURCATION QUI SE TROUVENT A L'ENTRÉE DU TUNNEL, EN GARE DE BLAISY.

FILM D'UN DÉPASSEMENT : UN TRAIN LOURD DE MARCHANDISES, TIRÉ PAR DEUX LOCOMOTIVES ÉLECTRIQUES, DESCEND « A CONTRE-VOIE » (VOIE 2) DE BLAISY A DIJON POUR LAISSER LE PASSAGE A UN RAPIDE ALLANT AUSSI A DIJON.

JEAN VINCI FIGURE UTRILLO DANS LE FILM SUR LA VIE DE CE PEINTRE.

LE FESTIVAL DE CANNES

PAR DENIS MARION

L'EXPÉRIENCE qui vient d'être tentée à Cannes est révolutionnaire par plus d'un aspect. La grande Semaine du film français, qui s'est déroulée du 25 février au 3 mars, rompt résolument avec la tradition des festivals antérieurs.

En premier lieu, elle écarte toute idée de compétition, internationale ou nationale, puisqu'elle ne comporte ni jury ni récompenses. (Ce qui n'a pas empêché les producteurs de lutter ferme pour voir leurs films retenus par la commission de sélection, mais cela est une autre histoire.) Aussi les vedettes ne se sont-elles pas dérangées pour y assister et les firmes n'ont pas fait assaut de réceptions publicitaires tapageuses. Cet ordre de manifestations a été remplacé par un congrès (le premier) de la Fédération internationale des producteurs de films et par une série d'excursions, à la fois touristiques et gastronomiques, remarquablement organisées par Unifrance, l'association qui groupe tous les producteurs français pour assurer la diffusion de leurs films à l'étranger. Si l'on ajoute qu'en cette saison Cannes bénéficie de divertissements qui vont des Ballets des Champs-Elysées aux désormais célèbres galas des Vins de France (le dîner des Fleurs, à la gloire des vins de Bordeaux, ouvrit brillamment la Semaine), cela suffira à prouver que le facteur mondain ne se trouvait pas négligé.

La date fixée demeure une décision plus contestable. Du point de vue hôtelier, elle présente l'avantage d'opérer artificiellement la soudure entre la saison d'hiver et la saison d'été. Mais si celle-ci est creuse habituellement, ce n'est pas sans raison. Bien sûr, les mimosas, les amandiers et les pruniers fleurissent : j'en ai la preuve sous les yeux, et il est spécialement tentant de se rendre sur la Côte d'Azur quand Paris et les autres capitales du Nord sont plongés dans le froid et la brume. Il n'en est pas moins vrai que le défilé des fanfares a eu lieu sous une pluie battante et la bataille de mimosa, sous le mistral. De plus, par comparaison avec la cohue de septembre à laquelle nous étions habitués, Cannes paraît désert, encore que les seize cents places du palais des Festivals aient été toutes occupées à chaque projection, ce qui montre assez l'intérêt que suscite ce genre de manifestations auprès du public, et non seulement chez les spécialistes.

Le bilan des courts métrages sera vite fait : ils furent tous uniformément médiocres. Il y a sans doute à cela de bonnes raisons économiques, mais il n'y en a aucune pour que la commission de sélection ne fasse pas preuve de plus de sévérité. Mettons à part *la Vie dramatique de Maurice Utrillo* : tout en marquant une préférence pour les films d'art qui mettent l'accent sur le peintre et non sur l'homme, je reconnais volontiers que celui-ci a le mérite de traiter honnêtement un cas limite : la vie tourmentée de ce grand artiste.

Venons-en aux longs métrages. Deux d'entre eux appartiennent à la production commerciale la plus courante : *Prélude à la gloire* et *la Valse de Paris*. Je me suis trop souvent plaint de ce que l'industrie française se trouvait incapable de produire ces agréables divertissements qui font la solidité des revenus d'Hollywood pour y trouver à redire. Georges Lacombe, qui a souvent fait mieux, a servi cette fois-ci le scénario passe-partout qui retrace les débuts d'un enfant prodige qui a une vocation de chef d'orchestre. Sans connaître le jeune Roberto Benzi, dont la personnalité justifie cette tentative, on peut tenir pour assuré que, pour lui comme pour tous ses émules, son enfance s'est passée dans une famille de musiciens professionnels et que des parents ambitieux, après avoir constaté ses dons, se sont mis à le faire travailler sur le solfège et l'harmonie quatorze heures par jour. Au lieu de cette maussade réalité, *Prélude à la gloire* ressasse la plus conventionnelle histoire d'orphelin. Les mélomanes ne lui en tiendront pas rigueur, puisqu'ils entendront leurs morceaux symphoniques préférés et qu'ils auront le privilège de les voir diriger par le jeune garçon qui, leur faisant face, leur en mimera le mouvement comme aux exécutants.

La Valse de Paris est également un prétexte à faire chanter par Yvonne Printemps les plus jolis airs d'Offenbach. Là, je rends les armes : quand Yvonne Printemps chante je resterais à l'écouter indéfiniment, avec un plaisir toujours renouvelé. A telle enseigne que lorsque Pierre Fresnay lui-même croque la silhouette d'Offenbach avec la mesure et la maîtrise que l'on sait, ce n'est guère pour moi qu'une prime supplémentaire. Il faut citer aussi Jacques Charon, dont on finira par s'apercevoir un jour qu'il est l'acteur comique de cette époque.

Ce fut une fort agréable surprise que nous offrit *Rendez-vous avec la chance*. Les films précédents de Reinert ne pouvaient faire prévoir cette peinture des mésaventures d'un petit employé dans cet esprit d'amertume souriante qu'ont illustré Tristan Bernard et Noël-Noël. On ne saurait lui faire de plus grand éloge que de constater qu'il ne s'est pas montré indigne de ces deux modèles. Tout n'y est pas sans doute de la même qualité : le rôle du patron est écrit et joué d'une manière caricaturale qui détonne. Mais Henri Guisol, qui n'a jamais été mieux que dans ce personnage proche parent de Charlot et d'Adémaï, Danièle Delorme et Suzanne Flon ont su être drôles sans forcer la note et sans s'éloigner d'une vérité quotidienne.

Tout le monde était heureux de voir Marcel Carné reprendre à l'écran une place qu'il avait laissée vide depuis *les Portes de la nuit*, voilà quatre ans. Peu importe d'où vient la responsabilité des bagarres ou des incidents qui l'avaient empêché de terminer un film ; depuis lors, les plus punis n'en étaient pas moins les amateurs de cinéma. Il semble qu'avec *la Marie du port* Carné se soit préoccupé avant tout de donner des gages aux producteurs, qui avaient fini par le considérer comme un ennemi public. Ils le prétendaient incapable de s'entendre avec une grande vedette ? Il se réconcilie avec Gabin, avec qui il était brouillé à mort. Il lui fallait des scénarios d'une haute qualité littéraire (Prévert, Anouilh) ? Il adapte Simenon. Il était toujours en retard sur le plan du travail et en avance sur le devis ? Il tourne *la Marie du port* dans les quatorze semaines prévues et sans un franc de dépassement. Il paie ainsi le droit de se consacrer maintenant à un projet qui lui tient à cœur depuis dix ans : porter à l'écran *Juliette ou la Clef des songes*, de Georges Neveux. Mais je ne crois pas qu'il se fasse lui-même beaucoup d'illusions sur la valeur artistique du résultat obtenu.

La Marie du port est une œuvre honorable, très soignée, assurée du succès à cause de la clientèle personnelle de Gabin. Mais le roman ne compte pas parmi les meilleurs de Simenon, et l'adaptation n'a rien arrangé : l'ensemble reste froid et un peu ennuyeux.

Orphée a fourni la grande sensation. Il est difficile de parler de ce film dans le court espace dont je dispose, et je me réserve d'y revenir à loisir : d'abord parce qu'il va fournir l'objet de violentes polémiques (déjà à Cannes, devant une salle dans l'ensemble avertie, l'accueil a frisé l'emboîtage) et ensuite parce qu'il est tellement plus facile de s'étendre sur ses défauts, qui sont nombreux et évidents, que sur ses qualités, qui sont rares et secrètes, mais qui, à mon avis du moins, l'emportent sur eux très nettement.

En deux mots, Cocteau a refait ce qu'il avait déjà esquissé dans *l'Eternel Retour* : renouveler un mythe éternel en le plaçant, non pas tant de nos jours, mais dans une époque indéterminée, sans contact avec la réalité, et qui emprunte quelques-uns des accessoires modernes. En outre, il a saisi l'occasion pour utiliser sa mythologie personnelle, dont toute son œuvre antérieure est plus ou moins pénétrée : l'ange Heurtebise, la traversée des miroirs, la radio, etc.

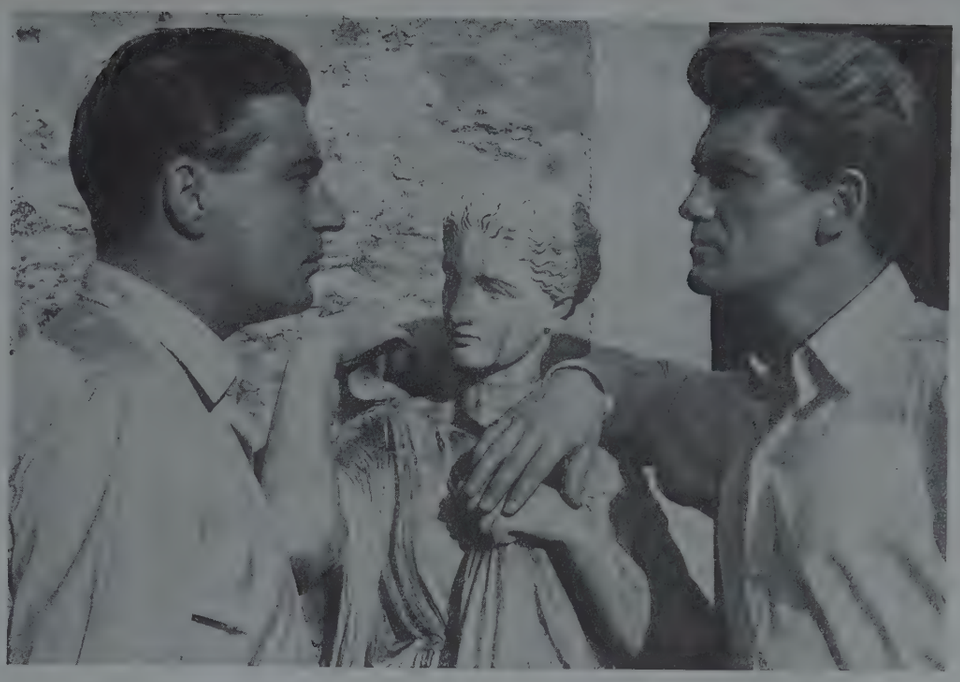
A mes yeux ce qui fait le grand prix de sa tentative, c'est que nous nous trouvons, pour la première fois peut-être, devant des images qui ont été pensées directement par un poète, et non trouvées après coup, d'après un texte littéraire préexistant, par un metteur en scène ou un opérateur même très habiles. Il y a là une tentative d'écriture directe par la camera qui me paraît d'un intérêt capital.

Ajoutons qu'outre Jean Marais, dont la présence physique est plus convaincante que la diction, l'interprétation compte François Périer, le seul Français qui puisse jouer un rôle d'ange sans être ridicule, et Maria Casarès, la mort même.

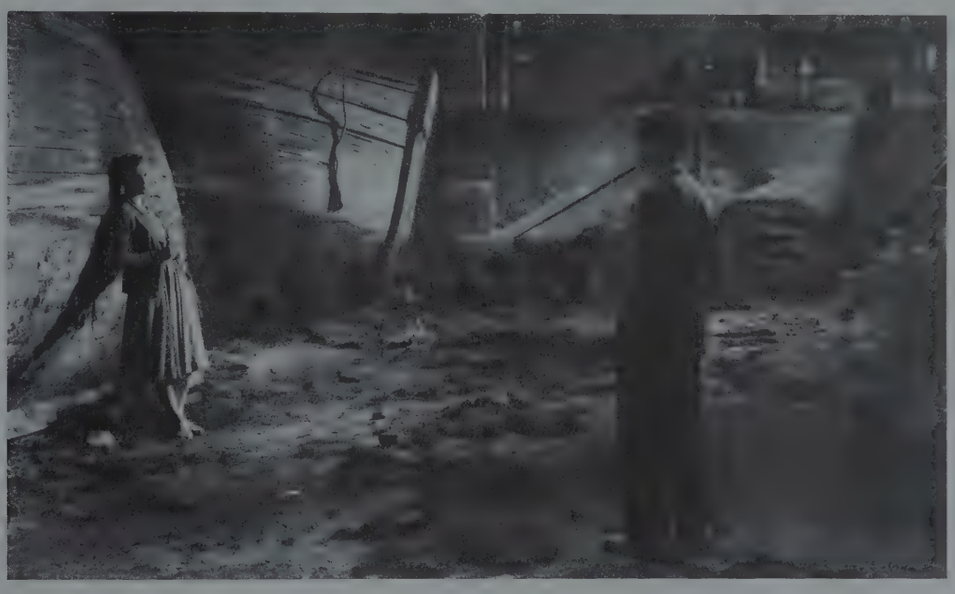
On ne le dirait pas, mais Danièle Delorme et Guisol ont rendez-vous avec la chance.

Sir Duff Cooper, l'ancien ambassadeur de Grande-Bretagne, parait fort satisfait.

Trois jeunes vedettes : Nicole Courcel, François Patrice et Françoise Arnoul.



« Orphée » de Jean Cocteau : François Périer et Jean Marais s'opposent l'un a l'autre.



Le couple de « la Marie du Port », Nico le Courcel et Claude Romain, se retrouve.

Pour « la Valse de Paris » de Marcel Achard, Fresnay a composé un Offenbach hallucinant de ressemblance. Yvonne Printemps prête sa voix mélodieuse a Hortense Schneider.

UNE ESCALE EN PAYS BLEU

Le pays bleu, c'est le nom donné par Paul Arène à cette côte provençale baptisée un peu plus tard, magistralement, la Côte d'Azur par Stéphen Liégeard. Le second l'a emporté, mais je regrette un peu le premier pour tout ce qu'il enferme de rêve et d'évasion. Comme pour le confirmer, M. Médecin, maire de Nice, écrivait naguère qu' « il attire et retient comme une promesse de bonheur ».

Nice, du grec Nikê, signifie victoire. Quel message !

Le site enflamma Berlioz, qui écrivait en mars 1839 : « Je n'ai rien vu de plus beau que cette colline inspirée... » Soixante-dix ans avant Barrès, le mot magnifique couronne une ville. Mais cette colline mérite peut-être son nom mieux que celle, trop glacée, de Lorraine, car elle baigne en plein azur et les dieux ont dû la fouler du pied.

Aux amateurs du passé que séduisent moins les larges percées modernes, la Promenade des Anglais, la grâce molle du littoral, je conseille d'escalader la colline. Là, le vieux Nice respire et vit. Italie et Provence s'y mêlent : palais ruinés et impasses, balcons de marbre, rampes de fer, cours à colonnes, façades abaissant leurs paupières de bois vertes qui sont des persiennes. Du linge aux fenêtres, des chiens, des enfants ; mais de là-haut, parmi les cyprès et les ruines, à côté d'un vieux puits, quelle envolée sur la baie des Anges !...

Pour vous délasser, vous descendrez — toujours par les venelles et ruelles de jadis — vers le petit port uni, calme, ensoleillé, extrait d'un vers de *l'Odyssée* ou de *l'Enéide*. N'oublions pas le marché aux fleurs, avec ses bottes odorantes à ras du trottoir qui mettent le printemps dans la ville. Entrons, pour finir, dans un cabaret niçois, aux voûtes basses, à la longue salle en couloir, et dégustons-y les tripes ou la ratatouille niçoise, les poulpes dont la sauce emporte le palais, les ravioli et vingt autres spécialités savoureuses.

Je suis venu à Nice pour me mêler à la folie unique de son carnaval, mais, pour faire diversion, me retremper dans l'atmosphère grisante de ce « pays bleu », j'ai voulu revoir la Grande Corniche. Après l'*allegro* des fêtes populaires, l'*andante* expressif et voluptueux.

Je dois me rendre à Monte-Carlo, où le 11 avril prochain le prince Rainier sera officiellement intronisé, et j'ai choisi pour cela le chemin des écoliers et des touristes : celui de la Grande Corniche.

Nice a lancé vers Menton trois attaques de grand style : l'une par le bas, au ras de la mer, la deuxième à mi-hauteur, la troisième tout en haut. Et cela nous vaut les trois corniches, trois balcons ouvrant sur l'infini de l'eau et du ciel.

Dans le matin clair l'auto bondit allégrement. Elle a avalé en trois tours de roue le quartier populaire de Saint-Roch, passé au mont Gros devant l'observatoire édifié par Charles Garnier et s'est arrêtée quelques secondes devant le paysage de cimes neigeuses qui nous écrasent un peu. Derrière nous, Nice, le cap d'Antibes, l'Esterel et le cap Camarat dans les Maures ; devant, survolés à pic, la rade de Villefranche et le Cap Ferrat. Impression d'avion, certes, mais plus forte, plus puissante, car nous sommes reliés directement au paysage, sans coupure.

Il semble qu'on ne puisse aller au delà dans le sublime, mais voici le col d'Eze, d'où nous découvrons les Alpes neigeuses à gauche et, perché sur un piton, à nos pieds, fantastique citadelle d'Orient, le village d'Eze.

Des éboulis de rochers et de verdure, des failles brusques et, sur l'eau bleue, accroupis et semblables à d'énormes bêtes préhistoriques, des blocs noirs ou rouges — pensifs, comme dirait Hugo. Par instant, à travers les verdures, les deux autres corniches — la moyenne et la basse — surgissent puis disparaissent.

La dernière étape, La Turbie, déborde de souvenirs historiques, les uns évoquant Auguste et l'ère romaine, les autres relatifs au pape Pie VII, qui, revenant à Rome en 1814, s'y arrêta. Non loin de là, une auberge porte son nom, où l'on déjeune fort agréablement, mais dont malheureusement on a détruit les bâtiments vétustes et charmants pour les remplacer par d'inexpressives bâtisses.

Depuis longtemps je désirais connaître ce carnaval de Nice, aussi célèbre que celui de Venise. Cette année, c'est Sa Majesté Carnaval soixante-sixième du nom, depuis 1874, que l'on fête ici.

Une ville pavoisée et illuminée, où d'immenses motifs lumineux représentant le paradis de Mahomet décorent l'avenue de la Victoire, la place Masséna et les jardins Albert-I^{er}.

Sa Majesté, dont la physionomie au toupet blond évoque Mayol à l'époque 1900, a fait son entrée un jeudi au son des fanfares, escortée de voitures fleuries et de chars. Elle siège, sous un dais de pourpre et d'or, en face du casino municipal.

Et les fêtes se succèdent : les corsos, où cinquante chars, dont une dizaine atteignent la hauteur d'un second étage, circulent escortés de groupes de géants à grosse tête — qui caractérisent ce carnaval de Nice — la grande et redoutable bataille de confetti de plâtre du mardi gras, le veglione final aux lanternes parmi des milliers de travestis, la grande redoute pourpre et noire du grand théâtre.

Mais je veux mettre l'accent sur deux manifestations qui gardent les charmes exquis des années heureuses : la bataille de fleurs de la Promenade des Anglais et le combat naval fleuri de Villefranche. Sur la promenade célèbre, un lent défilé de voitures — landaus, victorias, cabriolets — transformées en buissons de fleurs et d'où les bouquets pleuvent sur la foule. A Villefranche, où malheureusement cette année l'escadre n'a pu venir, quarante, cinquante barques, vedettes, canots, décorés de guirlandes, de mimosa, de roses, d'œillets, de violettes, des musiques sur l'eau, des tribunes pleines de jolies femmes et, sous un ciel un peu voilé, la bataille odorante de fleurs bleues, roses, rouges, dorées, violettes, dont l'arôme pénétrant s'exhale comme une caresse et comme un sourire !

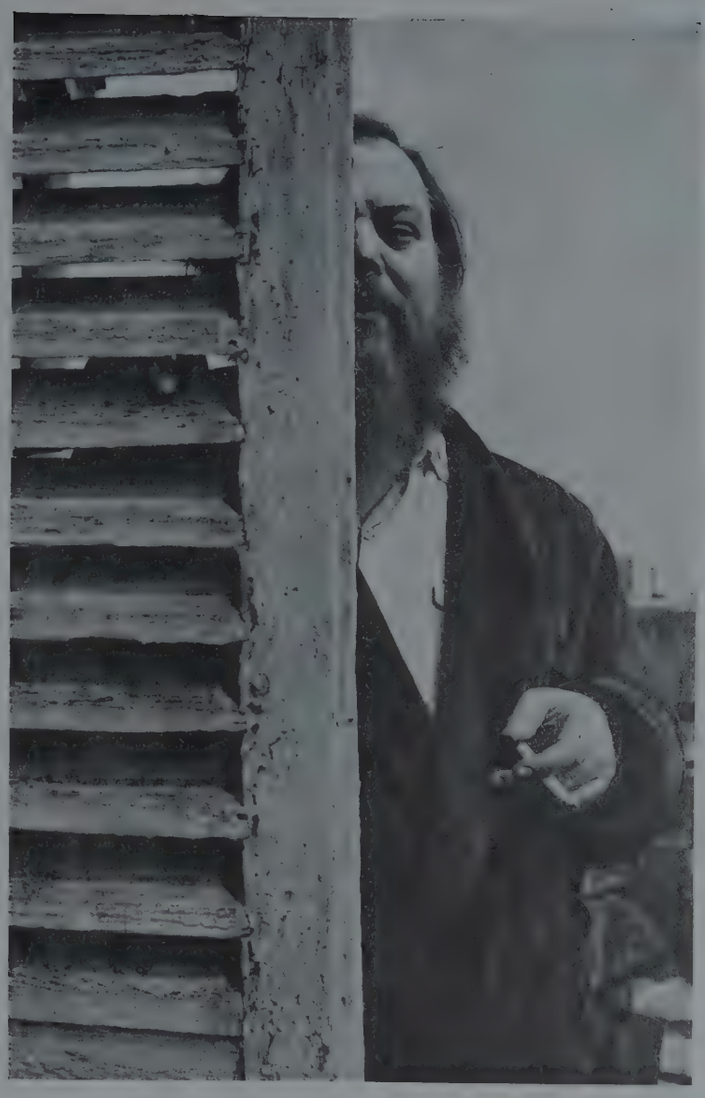
Paul-Emile Cadilhac.

CARNAVAL : LE LENT DÉFILÉ DES VOITURES DURANT LA BATAILLE DE FLEURS.

VILLEFRANCHE : PETIT PORT DANS UN CADRE DE VERDURE ET DE ROCHERS.

A NICE, SUR LA PROMENADE DES ANGLAIS, PARMI LE SOLEIL ET LES PALMES.

Photographies Lucarelli, Erpé, Feher.



LE SOUVENIR DE CHRISTIAN BÉRARD

par la Comtesse GUY DE TOULOUSE-LAUTREC.

Il faisait froid et il y avait un très joli soleil de février, un matin de l'an dernier, lorsque pour la dernière fois je rencontrai, rue de Rivoli, sous les arcades, Christian Bérard. Nu-tête, la barbe épanouie par la brise, il allait, l'œil gai, accompagné de son éternel compagnon, Jacinthe, le chien blanc toujours vêtu de gris...

En quelques pas — en quelques phrases — ce prestigieux prestidigitateur d'images fit revivre pour mon seul plaisir le beau jardin que nous longions. Les Tuileries reconstruites laissaient sortir à son gré, par leurs portes largement ouvertes, des carrosses remplis de belles dames en crinoline insouciantes et imprévoyantes. En traversant le Carrousel, la Seine, en remontant la rue des Saints-Pères il évoqua tant et de si belles visions qu'elles s'animent encore en mon esprit lorsque je suis la même route.

Tout de suite après sa mort brutale je recevais une lettre d'une grande poétesse actuelle, intime amie à lui, absente de Paris. « ... Te dire que je suis triste n'est pas assez : je suis frappée et jamais je ne pourrai évoquer la personne de notre cher Bébé sans verser des larmes... »

VOICI « BÉBÉ » EN ROBE DE CHAMBRE SUR LE BALCON DE SON APPARTEMENT ET DANS SA BIBLIOTHÈQUE : DEVANT SES LIVRES, IL RÊVE.

PALETTE EN MAIN, LE PEINTRE IMAGINE LES COULEURS TENDRES QUI LUI SONT SI PARTICULIÈRES.

LA COMTESSE J. DE POLIGNAC EXPRIME DEVANT BORIS KOCHNO SON ADMIRATION POUR BÉRARD.

L'AMBASSADEUR DES U. S. A. ET MRS. BRUCE.

Cette phrase résonnait dans ma mémoire en entrant mardi dernier à l'inauguration — au musée d'Art moderne — de l'exposition d'une fort belle sélection de l'œuvre du grand peintre. Dans les yeux, dans les paroles de ses amis il y avait non seulement l'admiration mais l'émotion : ils étaient encore « frappés ».

Chacun, en le regrettant, déplorait qu'il eût quitté ce monde sans avoir donné le jour à toute la grande œuvre de peintre qu'il portait en lui.

Certes il laisse des décors de théâtre admirables, des maquettes de costumes d'une adorable poésie, d'une harmonie de tons et de couleurs quasi magiques.

La magie et l'harmonie, la fantaisie aussi, nous les retrouvons dans sa collaboration cinématographique avec Jean Cocteau. Il est évident que son influence se fait et se fera sentir pour la joie de nos yeux et pour le bonheur de l'art théâtral. Dans ses portraits un autre Bérard apparaît, plus grand, plus humain. Ma préférence va au portrait de deux tout jeunes garçons, deux enfants assis et perdus dans un ciel de couleur idéale, dont les visages sont empreints de l'ingénuité et de la profondeur que l'on reconnaît parfois dans l'extrême jeunesse : celui de Boris Kochno — le grand animateur des ballets — celui de la vicomtesse de Noailles, celui de Jean Marais... et tant d'autres ! Ils étaient là, très nombreux, ses modèles, visiblement émus et recueillis dans le souvenir des heures inoubliables qu'ils devaient au maître disparu laissant son œuvre inachevée. Avec ses facilités de travail, de renouvellement incessant, quels chefs-d'œuvre nous aurait-il donnés si la vie lui avait laissé le temps de s'exprimer !

Si pendant sa trop courte existence il fut éloigné souvent de son chevalet, les responsables en sont sa bonté, son insatiable curiosité de tout, son amour de la vie, son goût de plaire. Comment en vouloir à ces « responsables » qui, alliés à son génie du goût, à son génie tout court, furent la base et la source même de son œuvre ?

Un souvenir gai ? Celui de la présentation de la première collection de robes de Christian Dior ! Bérard était assis par terre, aux pieds de Marie-Louise Bousquet, son ami Jacinthe sur les genoux ; il criait son enthousiasme avec tant de sincérité : « Quel génie ! quel art ! quelle beauté ! C'est une révolution... ! » C'en était une, évidemment, et lui, si accessible à la réussite dans la forme, dans la couleur, dans la grâce, manifestait son admiration avec toute la générosité de sa nature.

Partout où il paraissait, dans le salon vert de l'ambassade d'Angleterre, où l'exquise lady Diana Cooper l'accueillait si souvent, à Verrières, où Louise de Vilmorin, dont il a fait un admirable portrait, l'attendait avec joie, dans ce restaurant de son quartier dont il était l'habituel commensal, Bérard apportait avec lui son art et son cœur, trop grands pour que nos regrets de les avoir perdus ne soient pas infinis.

Photographies Atlas et *France-Illustration* (R. Boulet).

DEVANT CE PORTRAIT D'ENFANTS JEAN MARAIS ÉVOQUE LE CHER « BÉBÉ ». FRANÇOIS MAURIAC MONTRE A UNE ADMIRATRICE LE TABLEAU DE SON CHOIX.

DEUX GRANDS ANIMATEURS : BARRAULT ET KOCHNO PARLENT DE LEUR AMI. MRS. EKSTROM ET J. FÉVRIER EXTASIÉS DEVANT UNE MAQUETTE DE DÉCOR.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

« Le Narthex » d'André Billy

On ne comprendrait rien aux trois meilleurs romans d'André Billy si l'on n'était pas informé de certaines années de sa jeunesse. Les trois ouvrages en question sont l'*Approbaniste*, *Introïbo* et *le Narthex*, tout récemment paru (Flammarion). Quant aux années dont je parle, ce sont celles où il fut élève d'un collège de jésuites. Evoquons d'abord cette période de sa vie, avant de voir comment elle éclaire une partie de son œuvre.

André Billy, né à Saint-Quentin, perdit son père quand il était encore tout jeune. Sa mère le confia aux jésuites d'Amiens. Il était même parmi les collégiens que l'on destinait à devenir prêtres et missionnaires. Cela est expliqué et décrit dans l'*Approbaniste*, où il entre une grande part d'autobiographie. En marge du collège où l'adolescence aristocratique de la ville faisait ses études il y avait une école pour les enfants auxquels les bons Pères s'intéressaient en raison de leur aptitude présumée à évangéliser les sauvages. Le malheur pour André Billy fut que la présomption d'aptitude ne se vérifia point. Un beau jour son confesseur le convoqua pour lui dire : « Voilà longtemps que je vous observe ; vous n'avez jamais prié. » Billy, qui avait déjà le goût du vrai, dut en convenir. Il quitta les jésuites. Ses études achevées, il vint à Paris, aima la rive gauche, connut Apollinaire, fréquenta le *Mercure de France*, émigra à Barbizon... Mais c'est là une autre histoire.

De son passage chez les jésuites, André Billy a gardé deux empreintes. D'abord la fidélité aux formules classiques. Ce prétendu libertin est un conservateur obstiné. La poésie moderne le hérisse, et c'est la littérature d'il y a deux cents ans qui a sa prédilection. Et la foi qu'il n'a plus, et qu'il n'a peut-être jamais eue beaucoup, lui a laissé comme un regret d'en avoir été privé, ou plutôt comme une nostalgie du monde où il eût vécu s'il n'avait pas dû s'en éloigner. Le moins qu'on puisse dire à cet égard est que Billy garde une intense curiosité de ce monde qu'il connaît bien. De là ces livres dont nous avons donné les titres plus haut. Ce qui attire le plus leur auteur, ce sont les accidents qui peuvent séparer un homme de la foi, voire du sacerdoce. Ce sont les drames de la conscience et de la grâce, avec l'inquiétude que peut susciter la réalité exprimée par le mot « grâce » pour un esprit rigoureusement rationaliste.

Tout cela se retrouve dans *le Narthex*. André Billy imagine qu'une petite confrérie laïque a choisi comme désignation ce nom tiré du vocabulaire de l'architecture religieuse. Le narthex, dans certaines églises anciennes, surtout des églises romanes, est une sorte de vestibule où se tenaient les catéchumènes qui n'avaient pas encore accès à l'église elle-même. Le plus beau modèle qui existe en France est celui de Vézelay. Alors, sous ce nom symbolique de « narthex », et sous la houlette d'un prêtre ami des artistes et des idées larges, Billy groupe un certain nombre de pittoresques candidats à la foi, retenus plus ou moins loin d'elle par quelque habitude d'esprit ou quelque circonstance de leur condition. Et l'on imagine très bien Billy lui-même membre de ce narthex-là. Ses frères et ses sœurs en attente de la grâce trouveraient sûrement en lui l'érudit le plus capable de les renseigner sur toutes sortes de rites : celui des bénédictions, entre lesquelles il convient de distinguer les « bénédictions invocatives » et les « bénédictions constitutives » ; celui de la grand'messe pontificale lyonnaise ; celui du baptême des adultes, que sais-je encore... Mais lisez le roman. Vous y verrez comment la quête d'une foi fugitive trouve de doctes compensations dans l'exploration de la liturgie. Il y a chez Billy un goût du formulaire et de l'accessoire du sacré qui fait songer quelquefois à Huysmans.

Cette curiosité le porte souvent aux confins où l'hérésie cerne l'orthodoxie de ténébreux mystères. Quand nous étions réfugiés à Lyon, voilà bientôt dix ans, Billy aimait à s'enfoncer dans les ruelles noires qui nouent leur dédale entre la cathédrale Saint-Jean et les premières pentes de Fourvière. Là, au pied de la pieuse colline toute sonnante des cloches des couvents, il se flattait de découvrir certaines formes étranges de la religion, des sectes qui sentent le fagot, sinon le soufre... Je ne sais jusqu'où sont allées ses trouvailles, et s'il a jamais pu assister à une messe noire. Il n'y a point de messe noire, d'ailleurs, dans *le Narthex*, mais de pittoresques hérétiques qui se dérobent dans les brouillards de la Saône. Tandis que cheminent dans les montées de Fourvière des âmes dont la mélancolie dépasse la ferveur mais n'est pas inégale à la bonne volonté.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Bagatelles. — Empereur Jones

On ne m'accusera pas, je pense, d'excès d'indulgence pour le théâtre étranger. Quand je vois par exemple que huit de nos scènes sont actuellement au service de littératures plus ou moins exotiques, je me dis que si le théâtre français n'est pas en décadence nos directeurs, eux, sont au moins fâcheusement portés à nous le faire croire. Mais toute critique tombe lorsque la pièce étrangère proposée à nos applaudissements mérite ceux-ci et lorsque l'effort du metteur en scène apparaît valable.

C'est pourquoi je louerai aujourd'hui sans arrière-pensée la jeune troupe des « Argonautes », qui, sous les auspices de *Point 50*, présente trois fois par semaine deux pièces américaines de qualité, la première, *Bagatelles*, de Suzan Glaspell, donnée, sauf erreur, pour la première fois en France ; la seconde, *Empereur Jones*, d'Eugène O'Neill, qui connut déjà ici les feux de la rampe, mais qu'on revoit toujours avec un profond intérêt.

Suzan Glaspell a écrit plusieurs pièces dites « expressionnistes », dont la plus célèbre, créée aux Etats-Unis en 1921, a pour titre *les Héritiers (Inheritors)*. Cette formule dramatique est caractérisée par le fait qu'elle accorde la primauté au domaine de l'émotion ou du sentiment et qu'elle subordonne l'action à l'expression. *Bagatelles* nous en offre un exemple assez significatif : dans une ferme isolée un homme a été étranglé pendant son sommeil, et sa femme, couchée à son côté, prétend qu'elle dormait et qu'elle ne s'est aperçue de rien. On l'arrête, et le procureur et le sheriff viennent perquisitionner sur les lieux du crime. Ils sont accompagnés du plus proche voisin du mort, M. Hale, de la femme de celui-ci et de Mme Peters, femme du sheriff. Le procureur interroge les Hale, et principalement la femme, amie de l'inculpée, sans pouvoir établir le motif du crime. Les trois hommes sortent pour continuer leur visite domiciliaire, et les deux femmes, restées seules, devisent sur le cas de leur amie emprisonnée. Dans un placard elles découvrent une petite cage à serin, dont la porte a été arrachée, puis une boîte laquée où dans un chiffon de soie est enveloppé le corps de l'oiseau. Celui-ci a été étranglé. Et elles comprennent le drame. La criminelle vivait seule avec un mari dur et renfermé. Elle a acheté cet oiseau, qui lui tenait compagnie et que l'époux grincheux a tué. Et par ses soins ce dernier a reçu la même mort. C'est le drame de la solitude et de l'ennui.

Suzan Glaspell a traité cette simple histoire avec beaucoup de délicatesse et un pouvoir de suggestion qui marque un talent assuré. La pièce, interprétée honnêtement sans effets inutiles par Mmes Kathleen Granville et Françoise Moreau, et par MM. P. Chevalier, Cl. Marcau et Ph. Kellerson, ce dernier à la fois acteur, metteur en scène et traducteur, se trouve mériter ainsi un triple hommage.

Empereur Jones, qui nous fut révélé aux beaux jours de l'Exposition coloniale, a retrouvé un créateur à Paris, M. Habib Benglia, pour qui la pièce semblerait presque avoir été écrite. Six des huit scènes qui composent cette œuvre étrange et puissante nous montrent un seul personnage, le nègre américain Brutus Jones, qui, par une astuce, est parvenu à s'introduire comme souverain absolu d'une petite île des Indes occidentales. Mais sa tyrannie, sa cupidité, à la fin lassent ses sujets, qui, excités par le trafiquant blanc Smithers, l'abandonnent. Jones s'enfuit dans la forêt, par où il compte gagner la mer. Ceux qu'il opprimait le poursuivent au bruit obsédant du tam-tam. Et l'ex-empereur, dans la forêt nocturne, peu à peu, est envahi par la peur. Il s'égare, lutte contre de terrifiantes visions, redevient peu à peu le nègre primitif assailli par les affres de la superstition, à telle enseigne qu'il gaspille les cinq balles de son revolver contre des ennemis chimériques. A l'aube, ses poursuivants n'auront plus qu'à l'abattre.

M. Sylvain Dhomme, dont les qualités de metteur en scène avaient déjà été remarquées l'an dernier au concours des Jeunes Compagnies, s'est appliqué à donner à cette œuvre pathétique une réalisation digne d'elle. Malgré la modicité de ses ressources et la mauvaise acoustique de la salle on peut dire que, dans l'ensemble, il y est parvenu. Félicitons la troupe noire « Segg » et ne ménageons pas les applaudissements à M. Benglia, toujours égal à lui-même.

PHILIPPE KELLERSON, KATHLEEN GRANVILLE, FRANÇOISE MOREAU.

PETITES CHRONIQUES

AUTOMOBILES A CRÉDIT

Estimant que les ventes à crédit sont d'autant plus faciles que les versements sont plus petits, un marchand d'automobiles de Chicago propose aux acheteurs éventuels ce « taximètre » d'un nouveau genre. Encastré dans le tableau de bord et relié au dispositif d'allumage, l'appareil tient à la fois du compteur et du distributeur automatique. Chaque pièce de monnaie introduite dans la fente permet au conducteur d'effectuer un certain nombre de kilomètres, et une sonnerie l'avertit du moment où il doit introduire une nouvelle pièce. Grâce à cet appareil — qui reste, bien entendu, la propriété du vendeur — l'acquéreur effectue, « machinalement », sur le prix de sa voiture des paiements quotidiens proportionnés au chemin qu'il parcourt chaque jour.

C. T.

LA NUIT DES ÉTUDIANTS A CANNES

En cette saison, où sur la Côte d'Azur le ciel hésite et penche déjà vers le printemps, fêtes et réceptions se multiplient. Et voici, bröchant sur le tout, « la Nuit des étudiants », organisée par notre confrère *Le Figaro* au profit des jeunes gens pauvres et laborieux qui désirent continuer leurs études.

Aux Ambassadeurs, la chambrée des grands jours. Il y a là l'impératrice d'Annam, la maharanée de Baroda, le général Catroux, le prince de Padukota, le prince et la princesse Louise de Bourbon, André de Fouquières, bref le Tout-Paris. Dès toilettes exquises, de blanches épaules, des bijoux, des fleurs. Un menu de choix, orchestré par des attractions qui se succèdent sur un rythme très vif, une tombola dont le gros lot est une 4 CV. Les programmes, qui servent de billets, les derniers vendus aux enchères par Harry Pilcer et Françoise Marcay, réalisent à eux seuls 500.000 francs...

Une belle soirée — une grande œuvre.

P.-E. C.

CHASSE EN ÉTHIOPIE

A quelques kilomètres à peine du grand viaduc de la ligne Djibouti-Addis-Abeba commence l'immense plaine de Bilen. Ce n'est pas un désert. Les pluies de la mousson de suroît y font germer des herbes hautes.

Ces pâturages, protégés des entreprises des hommes par de farouches Dankalis, une nature hostile et un paludisme meurtrier, rassemblent de grands troupeaux d'animaux divers en une des plus belles réserves naturelles de chasse d'Afrique : zèbres grevy (espèce très rare), grands et petits kandaus.

Le ministre de France en Ethiopie y avait organisé, avec l'assentiment de S. M. l'empereur Hailé Sélassié Ier, un safari, c'est-à-dire une grande chasse. Le général Ahiy Abeba, ministre de la Guerre, accompagnait le ministre de France, ainsi que M. Hanafi, S. A. le prince Jean de Liechtenstein, le général de Jonquières.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA BELGIQUE :

Dans notre numéro du 4 février nous avons publié un compte rendu d'un livre, le Roi impossible, *dont quelques-uns de nos lecteurs belges se sont émus. Il va sans dire que* France-Illustration, *en signalant l'actualité de cet ouvrage, ne prenait à son compte, d'aucune manière, les assertions qu'il contient. Aussi bien notre collaborateur, M. Albert Mousset, en avait soigneusement relevé le caractère polémique. Dans cette question royale si délicate et dont il n'est personne qui ne comprenne l'extrême délicatesse des susceptibilités qu'elle éveille chez nos amis de Belgique, notre revue s'est, tout naturellement imposé une règle de parfaite objectivité. Nous avions publié l'an dernier deux points de vue fort différents : celui de M. Louis Piérard, député socialiste, et celui du baron Nothomb, sénateur catholique. Et voici l'analyse d'un ouvrage dont les conclusions, on le verra, sont exactement contraires de celles du* Roi impossible.

*** *L'Attitude de Léopold III de 1936 à la Libération* (Albin Michel, 278 pages). Une mise au point, sérieusement documentée, du conflit qui s'est engagé depuis le 23 mai 1940 autour de la personne du roi. Les accusations portées contre celui-ci sont-elles fondées ? L'auteur se garde de scruter les intentions : il s'en tient aux actes — seuls témoins irrécusables dans ce procès. Or, selon lui, tous les actes du souverain apparaissent dictés par deux principes : le souci de l'intérêt belge, le respect du serment constitutionnel. Si Léopold III a capitulé, c'est qu'il ne se croyait pas autorisé à livrer son peuple et son armée à un massacre stérile. Après la capitulation, son seul souci fut de maintenir l'indépendance belge, tout en concourant à la victoire alliée. « On oublie trop souvent, dit l'auteur, que si la Belgique n'a pas accepté en juin 1940 la défaite et la paix, c'est au roi et au roi seul qu'elle le doit. » La présence de Léopold a empêché que se formât à Bruxelles un gouvernement belge sous la tutelle de l'occupant. On sait que le monarque fut arrêté en juin 1944 et emmené de force au château de Hirschstein, en Allemagne, malgré sa protestation. Son éloignement révéla à la population belge la protection, invisible mais opérante, que lui avait value sa présence. A cet égard, un document significatif est publié par l'auteur : la lettre de Hitler du 15 février 1943 où il accuse le souverain d'énoncer des « assertions monstrueuses » et de montrer « une incompréhension déconcertante du devoir historique mondial que constitue la lutte contre le bolchevisme ».

L'ART MÉDIÉVAL FRANÇAIS :

Louise Lefrançois-Pillion, *les Cathédrales de France présentées à la jeunesse française* (Amiot-Dumont, 127 pages, 24 planches hors texte). L'auteur, qui a consacré à l'art gothique une dizaine d'ouvrages qui font autorité, invite les jeunes Français à un voyage à travers les cathédrales du XIIIe siècle. Le ton didactique de son livre n'exclut ni les touches de sensibilité ni les leçons de la profonde spiritualité qui se dégage de notre vieille architecture religieuse. La cathédrale présente un magnifique idéal de vie et de pensée sous le vêtement d'une incomparable beauté. Aux croyants « elle offre une aide et une défense contre le matérialisme, l'indifférence ou le paganisme de la vie moderne ». A ses jeunes lecteurs l'auteur donne en exemple ces chefs-d'œuvre modelés par le goût, la persévérance et la discipline librement consentie. En apprenant à déchiffrer leur langage — qui fut celui des penseurs d'une époque — ils se dégageront des absurdes préjugés dont on a entouré la vie du moyen âge et admireront ces monuments, véritables encyclopédies de pierre, où tout un peuple a collaboré, depuis les évêques, les rois, les princes et les seigneurs jusqu'aux plus anonymes artisans. Jamais d'ailleurs l'art des cathédrales n'a été mieux compris que maintenant : on peut aujourd'hui le comparer avec les œuvres de l'antiquité grecque, romaine ou égyptienne ; de cette comparaison il ressort que « les créations gothiques sont au moins égales à ce qui a été fait de plus beau dans le monde ».

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

La soirée de « bel canto » donnée par Irène Chantal et Libero de Luca (le brillant ténor de la nouvelle *Manon*) prouve une fois de plus que la musique de théâtre, accompagnée au piano, transplantée au concert, s'étiole et perd toute signification. Quel que soit l'art vocal et le doux timbre de Luca — je n'en dirai guère autant de sa partenaire ! — j'ai décidément beaucoup de peine à trouver quelque charme au duo de *Lakmé* ou au *Rêve* de Des Grieux ailleurs qu'à la scène... la musique dramatique veut son support d'orchestre mais réclame aussi l'action et le décor ; l'en priver, c'est à la fois l'appauvrir et la dénaturer. Le répertoire de lieder, Dieu merci, est assez riche pour meubler l'estrade ; laissons la musique de théâtre au théâtre.

La formule « duo » de concert, les Panzera, les Bernac-Poulenc ont su la trouver ; à leur tour, Noémi Pérugia et Daniel-Lesur la reprennent.

Aux concerts Lamoureux, nous avons pu réentendre Roland Charmy interpréter, sous la direction de Pierre Dervaux, le *Concerto romantique*, récemment créé par lui aux Concerts du Conservatoire. C'est une œuvre franche que son titre résume loyalement ; bien sonnante et chantante, le lyrisme s'épanche librement tout au long des trois mouvements, où l'on retrouve de discrets appels au lointain romantisme. Mais n'est-ce pas là tenir sa promesse ? Comme aussi d'utiliser les principaux éléments du concerto de virtuosité instrumentale, celui-là même que les esthètes de jadis voulurent tant de fois enterrer mais qui ne s'en est jamais mieux porté. La virtuosité donc s'étale, mais nul ne songe à s'en plaindre car Roland Charmy joue admirablement du violon et il fut rarement en meilleure forme.

Quel contraste avec la *Symphonie en* sol *mineur* de Jacques Chailley qui terminait le programme ! L'auteur dirigeait lui-même. Dès le premier mouvement on est pris par la force et l'obstination de l'élan rythmique. L'andante, reposant et volontairement simple, le scherzo, vif et léger, émaillé de délicieuses caricatures sonores, nous conduisent, sans que faiblisse l'intérêt, au finale luxuriant. J'oubliais, à l'entendre, que Jacques Chailley est l'un de nos plus authentiques médiévistes.

L. MAURICE-AMOUR.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi
21 mars
21 h.

Société Philharmonique de Paris
CONCERT ITALIEN

NOCES D'OR ET DE DIAMANT

Issy-les-Moulineaux, dans la banlieue parisienne, était en fête il y a peu. Et le motif de cette fête n'était certes pas banal. Il ne s'agissait de rien moins que des noces d'or ou de diamant de seize ménages. C'est probablement un record. En tête du défilé qui se rendit à la mairie, où la municipalité félicita chaleureusement les heureux couples de leur longévité matrimoniale, marchaient M. et Mme Gouverneur, qui sont mariés depuis 1890.

LES MORTS DE LA SEMAINE

Le général Aymé

Le général de corps d'armée Georges Aymé est décédé dans sa soixantième année à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Il avait de fort beaux états de service et avait occupé des postes importants, notamment celui de commandant supérieur des troupes de l'Indochine. *France-Illustration* présente ses condoléances à la famille et en particulier à Mme la générale Aymé, dont la collaboration à notre numéro spécial sur l'Indochine contribua à en assurer le succès.

Le professeur Puech

Le docteur Pierre Puech, chirurgien des hôpitaux, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, a succombé en pleine activité, à l'âge de cinquante-deux ans. Il avait été l'un des plus brillants élèves de Clovis Vincent, fondateur en France, avec Thierry de Martel, de la neuro-chirurgie, et il était lui-même devenu un maître dans cette spécialité. En particulier, reprenant les travaux de Egaz Moniz, le récent Prix Nobel portugais de chirurgie, il avait obtenu d'importants résultats en matière de lobotomie prérontale.

LE GRAND PRIX MUSICAL DE LA VILLE DE PARIS

Le Grand Prix musical de la Ville de Paris, d'une valeur de 300.000 francs, a été décerné à M. Edmond Malherbe pour l'ensemble de son œuvre. Grand Prix de Rome en 1899, M. Edmond Malherbe, qui fut, au Conservatoire, l'élève de Massenet et de Fauré, est l'auteur de nombreux ouvrages lyriques.

DANS LA LÉGION D'HONNEUR

Dans les dernières promotions de la Légion d'honneur nous avons relevé avec plaisir, parmi les nouveaux officiers de l'ordre, le nom de M. Ed. Boucherit, qui, fondateur des Editions Edouard Boucherit, se consacre depuis de longues années, avec autant de compétence que d'activité, à des publications et albums de modes appréciés par un nombreux public féminin. Nous sommes heureux d'adresser nos félicitations au nouveau promu.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Jean Gallotti : *le Palais des papes* (Calmann-Lévy).

Une histoire très complète d'un des plus illustres monuments de France. L'auteur ne s'est pas borné à décrire les transformations successives du fameux palais d'Avignon et son aspect actuel. Utilisant une riche documentation, il a su évoquer la vie des papes qui, de Clément V à Benoît XIII, firent du comtat Venaissin le siège de la chrétienté. Ce livre est orné de nombreuses gravures heureusement choisies qui en rehaussent l'intérêt.

UNE PIROGUE DE 3.000 ANS

Des ouvriers d'Ancenis, travaillant sous caisson aux fondations d'une pile de pont dans le lit de la Loire, ont mis au jour les vestiges d'une pirogue en chêne surmontée d'une tête d'aurochs. Cette pièce daterait approximativement de 3.000 ans.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

M. Couve de Murville en Égypte.

M. Couve de Murville, ancien directeur général des Affaires politiques au Quai d'Orsay, récemment nommé ambassadeur de France au Caire (que l'on voit ci-dessous, à gauche, conversant avec S. E. l'ambassadeur d'Egypte), est allé prendre possession de son poste.

— M. Nazir Datuk Pamontjak a été nommé ambassadeur d'Indonésie en France. Né en 1897, il a fait ses études partie en Hollande et partie en France. Les services qu'il rendit en Indonésie lui valurent d'être nommé membre du Sénat hollandais.

LES SPECTACLES

ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH
300e

Phot. Harcourt.

Laurence AUBRAY, qui joue avec succès au théâtre de l'Athénée avec **Pierre BLANCHAR** dans la pièce d'Édouard Bourdet « la Prisonnière ».

ATHÉNÉE — THÉATRE LOUIS JOUVET
SPECTACLE PIERRE BLANCHAR
LA PRISONNIERE
d'Édouard BOURDET
LAURENCE AUBRAY
JEAN TOULOUT
avec PIERRE BLANCHAR
LISETTE LANVIN
MICHEL SALINA
LOCATION OUVERTE

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le R. P. Riquet à Notre-Dame

Pour la cinquième fois, le R. P. Riquet est monté dans la chaire de Notre-Dame pour y prêcher le carême. Et, comme les années précédentes, la foule emplit l'immense nef. Au banc d'œuvre avaient pris place lors de la première conférence S. Ex. Mgr Feltin, archevêque de Paris, et le nonce apostolique, S. Ex. Mgr Roncalli. Pour ce carême, et développant le vaste plan qu'il s'est tracé afin de définir l'attitude du chrétien au regard des différents problèmes moraux et sociaux qui se posent à l'homme actuel, l'éminent prédicateur a choisi de traiter : « Le chrétien devant les athéismes. » Certaines mesquineries ou médiocrités de ceux qui ont la foi ne concourent-elles pas à susciter l'athéisme ? L'amour des hommes n'est-il pas toujours un reflet, conscient ou non, de l'amour de Dieu ? Aussi bien, y a-t-il des athées ? Question à laquelle le R. P. Riquet répond par cette citation de Jules Lagneau : « Il n'y a que des hommes qui se refusent à reconnaître dans l'image déformée qu'on leur présente le Dieu qu'ils portent au fond d'eux-mêmes. »

La messe de Willette

Comme la coutume s'en est établie depuis de nombreuses années, une messe a réuni dans toutes les grandes villes de France les artistes locaux, et les cendres ont été imposées aux assistants. On doit l'idée de cette pieuse cérémonie à Adolphe Willette, le dessinateur, dont l'œuvre n'était cependant pas d'inspiration religieuse. C'était en 1914, à la veille de la guerre. On inaugurait le monument de Villiers de L'Isle-Adam. Au sortir de la messe qui venait d'être dite pour le repos de l'âme de l'écrivain, Willette interpellait Regnault, un autre artiste, fondateur des Catholiques des Beaux-Arts : « C'est très bien de faire célébrer des messes pour les artistes défunts, mais pourquoi jamais pour ceux qui vont mourir cette année ? »

L'idée fit son chemin. Pour cette messe, Willette composa une magnifique prière qui chaque année est lue par un artiste avant l'imposition des cendres. Pour la vingt-quatrième fois, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, nombreux étaient les artistes venus à la messe de Willette recevoir les cendres et prier pour ceux d'entre eux qui mourront dans l'année.

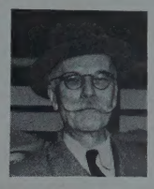
Notre cliché montre M. Paul Claudel recevant les cendres des mains de l'archevêque de Paris, Mgr Feltin.

Entre Églises

Le Saint Office vient de prendre une mesure de la plus haute importance en autorisant pour trois ans les rencontres entre théologiens catholiques et protestants en vue de parvenir à l'union entre chrétiens. Jusqu'ici le Vatican avait fait preuve de réserve envers les réunions qui s'étaient tenues sur ce sujet et s'était borné à une position d'observateur.

Le pasteur Boegner à Passy

Tandis qu'à Notre-Dame le R. P. Riquet prenait pour sujet « le Chrétien face aux athéismes », c'est aussi de l'athéisme et de son développement dans la société contemporaine que le pasteur Boegner entretient les auditeurs des conférences qu'il donne actuellement en l'église réformée de Passy. Le prédicateur, après avoir retracé l'histoire de la Création selon la Bible, s'est élevé contre les conceptions de Feuerbach, de Marx et de Nietzsche et a dénoncé la manière « démoniaque » dont ces philosophes négateurs ont voulu retrancher Dieu du monde. « Ils l'ont « assassiné », dit l'orateur, en lui arrachant sa toute-puissance, bouleversant ainsi la morale. »



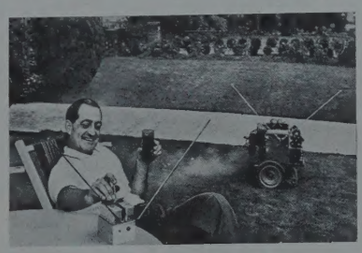
Chez les Sœurs Bleues

Une importante cérémonie s'est déroulée chez les Sœurs Bleues de Castres pour la clôture officielle du procès informatif ouvert en 1947 en vue de la béatification de Mère Emilie de Villeneuve, fondatrice des Sœurs Bleues. La cérémonie était présidée par Mgr Moussaron, archevêque d'Albi, entouré de plusieurs personnalités ecclésiastiques et notamment du Révérend Père abbé Dom Marie de Floris des Bénédictins d'En-Calcat et du T. R. P. Buzy, supérieur général des prêtres du Sacré-Cœur de Betharram. Les dépositions des témoins au procès de béatification furent enfermées dans une cassette que Mgr Moussaron scella de son sceau archiépiscopal et que M. le chanoine Bouissière portera à Rome.

NOUVELLES INVENTIONS

Tondeuses télécommandées

Constructeur de modèles réduits d'avions, un ingénieur américain vient de mettre au point, à l'intention des jardiniers amateurs, cette tondeuse à gazon commandée à distance. Pesant quelques kilos de plus qu'une



tondeuse ordinaire, celle-ci est équipée d'un minuscule poste de radio et d'une antenne en V. Grâce à un autre poste de radio placé à portée de la main, son propriétaire peut, de son rocking-chair, la faire démarrer, s'arrêter, repartir, tourner à droite ou à gauche, en actionnant un petit levier analogue au « manche à balai » des aviateurs. Le rayon d'action du nouvel engin — terreur, paraît-il, des animaux du voisinage — est de 3 kilomètres.

Du nouveau chez le dentiste

En vue de réduire au minimum les appréhensions de leurs patients, de nombreux dentistes américains ont modernisé leur cabinet. Tous les instruments sont dissimulés dans des placards. Face au malade est disposé un écran sur lequel passe un dessin animé de son choix, dont le son est entendu de lui seul grâce à des écouteurs dissimulés dans le dossier du fauteuil, à l'endroit précis où il doit appuyer sa tête.

Une plate-forme hydraulique permet au praticien de se déplacer sans bruit et sans gêner son client. Quant aux instruments, sortis à la dernière seconde des placards, ils comportent plusieurs perfectionnements intéressants. La roue fraiseuse, en particulier, est munie de deux tuyaux minuscules, envoyant de l'air et de l'eau sur la partie mobile. L'eau rafraîchit la « roulette », atténuant ainsi la douleur ; l'air évacue l'eau et permet au dentiste de mieux suivre son travail.

C. T.

LE CARNAVAL DE CHALON-SUR-SAONE

L'active cité de Chalon-sur-Saône a célébré le carnaval par une série de manifestations fort réussies dues à l'initiative de son comité permanent des fêtes de bienfaisance du Commerce et de l'Industrie. Un brillant cortège a parcouru les rues de la ville, encadrant d'heureuses inventions allégoriques ou burlesques le char sur lequel trônaient la reine du Travail et ses demoiselles d'honneur.

A TRAVERS LES GALERIES

Maurice de Vlaminck poursuit dans la solitude de la campagne normande son œuvre de peintre.

Ses dernières études, aquarelles et dessins, exposées à la Galerie de l'Elysée restent imprégnées du sentiment profond de la nature. Vlaminck est un lyrique, un baroque, un romantique ; aussi conçoit-il la nature sous un aspect toujours dramatique, tourmenté, dynamique. Ses ciels sont un amoncellement de nuages balayés par le vent des tempêtes ou bien zébrés des éclairs de l'orage. Ses arbres frémissent ou se tordent dans cette nature déchaînée. La terre elle-même, grasse et lourde terre normande, est détrempée de pluie.

Mais parfois Vlaminck peint la lumière éclatante et brutale ; le soleil qui inonde d'or les champs de blés aux épis opulents et lourds, ou ce même soleil qui frappe les toits de tuiles des chaumières et leur donne l'intensité flamboyante du vermillon.

C'est aussi toute l'exaltation de l'artiste devant la nature qui apparaît sur ces aquarelles hautes en couleurs et d'un réalisme savoureux ; le choc est si grand parfois que nous-mêmes sommes heurtés par tant de violence, tant d'impétuosité. Ses dessins vigoureux, généralement au lavis, sont ceux d'un peintre, car Vlaminck sait, par le jeu subtil des valeurs et par l'autorité des contrastes, évoquer la lumière et parfois les couleurs.

Maurice de Vlaminck poursuit aujourd'hui la noble tradition de nos grands maîtres réalistes qui ont puisé toute leur inspiration dans la nature, et son œuvre dessinée s'apparente aussi bien à Claude Gellée qu'à J.-F. Millet.

La Galerie Dina Vierny présente des aquarelles, pastels et dessins de Berthe Morisot.

Véritable muse de l'impresionnisme, figure captivante et émouvante dans son exquise sensibilité féminine, Berthe Morisot fut l'amie de Manet, de Renoir, de Degas, de Mallarmé...

Théodore Duret a pu écrire d'elle : « Elle détermine ses toiles de légers coups de pinceau, c'est comme si elle effeuillait des fleurs ! » Ses pastels et ses aquarelles restent empreints d'une tendresse émue devant toutes choses de la nature ; mais sa poésie sensible et nuancée apprécie plus particulièrement le thème de l'amour maternel et celui de l'enfance.

Sa technique, souple, est fluide, légère; ses coloris, délicats, sont d'une harmonie raffinée. Ses dessins sont plus aigus, notant l'instantanéité des choses. Et le plus bel éloge lui fut consacré par Paul Valéry : « L'art de Berthe Morisot, c'est de vivre sa peinture et de peindre sa vie. »

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

GALERIE ALLARD
20, rue des Capucines - OPÉ 35-95
MAX PAPART
jusqu'au 22 mars

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N°4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA. (dollards canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

COURRIER DE LA DANSE

Toumanova à l'Opéra

Toumanova, appelée à l'Opéra pour y créer *Phèdre*, a fait sa rentrée dans *Giselle*.

De nouveau avec elle le drame, le rôle poussé à son paroxysme, depuis l'amour confiant, ébloui, jusqu'à la folie (qu'elle danse avec un visage hallucinant, des attitudes hagardes et dénudées), jusqu'à la transfiguration d'un monde au delà de la mort.

Il est vrai que Toumanova est une tragédienne. Elle prolonge le moindre geste dans un domaine de douleur et dans une telle expression humaine qu'elle captive celui qui la regarde, pour peu qu'il ait un peu vécu.

Avec elle la danse sort de ce monde à facettes, diamanté, où la technique la plus pure suscite une sorte d'éblouissement. Mais pourquoi la danse n'emprunterait-elle pas son visage à la tragédie ?

Le masque de Lifar était une réponse extraordinaire. Tour à tour sculpté dans la joie ou le sanglot. Il y avait là une fougue, une passion, une jeunesse, une capacité de bondir, de tomber, de crier la souffrance qui était la plus belle preuve que le prince amoureux de Giselle n'est pas un personnage de légende, mais cet homme de toujours.

Avec ces deux partenaires ce ballet prenait figure humaine, profondeur de vie. Et là est la force de la danse.

MARTINE CADIEU.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Une technique nouvelle s'insinue peu à peu dans le cadre de la radiodiffusion. Elle consiste à présenter de nombreuses rubriques qui se déroulent avec rapidité. Ce sont de véritables images sonores comparables à celles qui passent sans cesse sur l'écran, au cinéma. Le choix du titre offre de grandes difficultés, résolues grâce à l'imagination sans cesse en éveil des producteurs qui assument la lourde charge de distraire ou d'instruire un public formé d'éléments variés. Le principe semble heureux, mais il faut veiller à ne pas transformer l'élan des interprètes en une course contre la montre, sinon l'art perd au profit du sport. Une nouvelle gymnastique de l'esprit devient nécessaire dès maintenant. Les auditeurs se mettent donc à l'entraînement. « Plaisir du Monde » leur en offre l'occasion : cinq minutes de théâtre argentin, ils écoutent *Indien* ; puis pendant quelques instants la scène magistrale d'une pièce finlandaise, *Avril*, puissamment calme, intéressante par l'exposé des caractères du mari et de l'amant, seuls, face à face. Voici, aussitôt après, un fragment d'œuvre tchèque, écrite par un ouvrier moderne : *l'Equipe du polisseur Karhan*. On pourrait croire que tous ces éléments se confondent dans l'esprit qui les capte au passage. Il n'en est rien, précisément parce que André Certes, devant le micro, indique en quelques mots les raisons de son choix et ne diffuse que des pages de valeur. Il faut une grande maîtrise pour obtenir ce résultat. Pourtant les sans-filistes restent sur leur faim, mis en appétit par des passages essentiels de drames ou de comédies longuement préparés dans la version initiale et cueillis avec désinvolture pour servir au divertissement mondial d'un soir. Ne seront-ils pas déçus en assistant à la représentation complète de ces pièces magistrales ?

Ce troublant problème nous incite à nous tourner plus volontiers vers des partitions intégralement transmises. *La Grange aux Belles*, nouvelle venue, présentée par Lys Gauty, est promise au succès parce qu'elle satisfait le goût du rêve en évoquant l' « oiseau bleu » ; la *Chanson de Solveig* a été délicieusement exprimée par Fanély Revoil.

Un « documentaire » a retenu notre attention ; il fut consacré par André Gillois, avec beaucoup de bonheur, à Jules Romains et à l'Ecole normale supérieure, dont il a été l'un des plus brillants étudiants. La description de la vie dans l'établissement de la rue d'Ulm apparaissait avec une saisissante véracité.

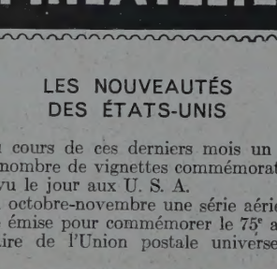
W.-L. LANDOWSKI.

PHILATÉLIE

LES NOUVEAUTÉS DES ÉTATS-UNIS

Au cours de ces derniers mois un certain nombre de vignettes commémoratives ont vu le jour aux U. S. A.

En octobre-novembre une série aérienne a été émise pour commémorer le 75e anniversaire de l'Union postale universelle :



10 c. violet, 15 c. bleu pâle, 25 c. rouge (trois types différents). Un autre timbre aérien, 6 c. rouge, mis en vente au mois de décembre, célèbre la mémoire des frères Wright, pionniers de l'aviation ; il a été émis à l'occasion du retour de leur appareil en Amérique.

Au début de cette année une vignette de 3 c. vert a commémoré le 75e anniversaire de l'Association des banquiers américains. Enfin, un 3 c. violet de petit format a été consacré au centenaire de la naissance de S. Gompers, célèbre syndicaliste.

EN FRANCE ET DANS L'UNION FRANÇAISE

Comme chaque année, nous aurons une vignette commémorative pour la « Journée du timbre ». Le sujet choisi est un facteur en tournée ; format vertical, valeur 12+3 fr. La mise en vente commence le 11 mars.

Chaque territoire d'outre-mer sera bientôt pourvu d'un timbre à surtaxe émis au profit des Œuvres sociales de la France d'outre-mer.

Enfin les postes marocaines annoncent l'émission de plusieurs vignettes ou séries à surtaxe : timbre « Journée du timbre » et « XXVe anniversaire de la liaison Casablanca-Dakar par avion » ; série aérienne « Monument du général Leclerc à Temara » ; enfin, série « Solidarité 1949 ».

JACQUES BELLAY.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

L'auto-stop et le droit

La pratique qui s'est généralisée sur nos routes de l'auto-stop par ceux qui, n'ayant pas de voiture, entendent bénéficier de celle d'autrui a suscité des commentaires de presse où domine la note humoristique.

Il est cependant un côté plus sérieux de la question : celui de la responsabilité, en cas d'accident, de la personne qui a consenti à charger le quémandeur à son bord.

Rappelons d'abord les principes en la matière. Aux termes de la jurisprudence de la Cour de cassation, par extension de l'article 1384 du Code civil, est responsable de tout accident causé à un tiers l'automobiliste qui ne peut prouver ou le cas fortuit ou la faute de la victime, seuls susceptibles de l'exonérer de la présomption de faute qui pèse sur lui.

Plaçons-nous maintenant dans l'hypothèse où la victime de l'accident est non pas un tiers au sens propre du mot, mais une personne transportée.

Deux cas sont alors à considérer. Si le transport est à titre onéreux joueront les règles de la responsabilité contractuelle, étrangères à notre cas.

Dans celui de transport bénévole, qui est le nôtre, comme il n'y a pas de lien de droit entre les deux parties, comme, d'autre part, il serait peu équitable de montrer une rigueur excessive envers celui qui a fait acte de pure assistance, il est admis que le bénéficiaire de cette assistance n'a de recours en cas d'accident contre son transporteur que s'il peut établir que celui-ci est en faute dans les termes de l'article 1382 du Code civil.

C'est, on le voit, le renversement du fardeau de la preuve résultant du droit commun.

Il n'en reste pas moins que, même renfermée dans ces limites, le transporteur bénévole accepte le risque d'une responsabilité qui, semblable au chagrin du poète, « monte en croupe et galope avec lui ».

P.-L. R.

Un métier qui s'apprend tout seul
et qui permet de gagner sa vie gentiment

Le métier de comptable est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé?
En quatre mois vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, sans rien changer à vos occupations habituelles.
Demandez la documentation gratuite n° 3588, École Française de Comptabilité, 91, av. de la République, Paris. Ne pas joindre de timbres. Préparation aux examens officiels d'Etat.

SIÈGES ET ENSEMBLES DE STYLE
DIRECTEMENT A LA FABRIQUE
A DES PRIX IMBATTABLES

SIÉGES ERTON
16, R. FABRE D'ÉGLANTINE-PARIS 12
à 50 m. du métro: NATION
LIVRAISON FRANCO — ALBUM
N° 25 Gratuit SUR DEMANDE

OFFICIERS MINISTÉRIELS

NANTES A VENDRE, plein CENTRE, rue du Calvaire, IMPORTANT IMMEUBLE à usage GR. MAGASIN. Libre grande partie. S'adresser Me CHABIRAND, notaire, 12, rue du Chapeau-Rouge, NANTES. Interm. s'abs.

Ét. Me MALLET, notaire au KREMLIN. Pavillon libre à Villejuif, 7, chemin de la Chapelle. Jardin. Adj. 21 mars. 15 h. M. à p. 250.000 f. S'adresser Me MALLET.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

FONTAINEBLEAU Gr. conf. AUTHENTIQUE GENTILHOMMIÈRE LOUIS XIII
130 ha b. bois plus pré 15 ha, riv., rare.
FÉAU 132, bd Haussmann LAB. 69-34.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR
Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. : 250-20.

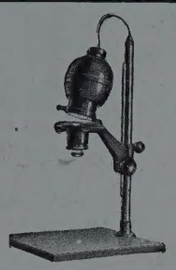
XXIe SALON DES INDUSTRIES DE LA PHOTO DU CINÉMA AMATEUR ET DE L'OPTIQUE

Parc des Expositions
(Porte de Versailles - Paris)

du 10 au 20 MARS 1950

noxa noxa

AGRANDISSEURS PHOTOGRAPHIQUES



Tous formats
Tous modèles
Tous systèmes

Notices sur demande

NOXA - 65, avenue Joffre
LA GARENNE-COLOMBES (Seine)

MOURETTE & Cie
104, RUE BLOMET - PARIS (15e)
les Spécialistes Photo-Ciné
CATALOGUE F1 FRANCO SUR DEMANDE

« Nos photos en couleurs sous vernis, lavables, remplacent l'article fragile ou le matériel encombrant, se substituant à la quadrichromie, et se vendant à l'unité à bas prix, elles doivent être partout et dans la serviette de vos représentants. »

DE BROCA et Cie : 15, quai de Bourbon, PARIS-4e Tél. : ODÉ. 48-63.

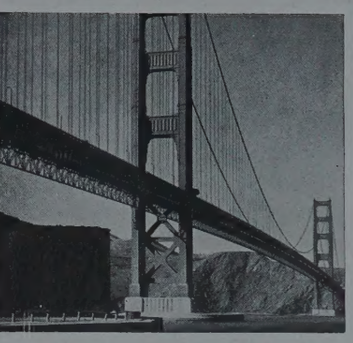
MAROQUINERIE VOYAGE GAINERIE

KOENIG
SELLIER

MALLETTES - SACS - ÉTUIS
POUR
PHOTO - CINÉMA - OPTIQUE

Spécialité de modèles pour ensembles LEICA, PAILLARD, CONTAX, etc.

70, RUE DE PONTHIEU - PARIS (8e) - TÉL. BAL. 17-74



SEULE *TWA* VOUS EMMÈNE AU DELA DE L'ATLANTIQUE ET A TRAVERS LES U. S. A.

Seule TWA vous offre des services pratiques assurés par ses propres avions entre les grands centres d'Europe, d'Afrique, d'Asie et les 57 villes principales des États-Unis. Vous voyagez ainsi sur les skyliners, avions ayant fait leurs preuves, avec des itinéraires directs qui vous font gagner du temps. Votre vol rapide et confortable reliera océans et continents en quelques heures. Les vols transocéaniques TWA assurent des correspondances directes en six villes des États-Unis pour toutes les autres escales TWA en Amérique. Chaque voyage transatlantique TWA est assuré par des équipages américains compétents, dont l'expérience aérienne totalise des millions de kilomètres au-dessus des océans. Consultez votre agence de voyages ou téléphonez à BAL 10-83.

Expédiez vos marchandises, petites ou grandes, par les cargos aériens TWA à tarifs réduits. Téléphonez à votre transitaire international ou au plus proche bureau TWA.

49-36 B

Votre agence de voyages représente

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

UNE ORGANISATION UNIQUE AU CŒUR DE PARIS

CINE PHOTO

élection

TÉL ANJ 64-61

24, Bd Malesherbes - PARIS VIIIe

Agent des grandes marques : LEICA - KODAK - FOCA - PAILLARD BELL & HOWELL, etc.

Oncle John
VOUS INVITE A JOUER A

L'AUTOROUTE
"THE FUNNY ROAD"

un jeu nouveau passionnant pour les grands et les jeunes !..

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949.
En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

GENERAL PHOTO CINE

91, R. LA FAYETTE
PARIS

« LE HOME DE L'AMATEUR »
DÉMONSTRATION DES APPAREILS LES PLUS RÉCENTS
PAR DES TECHNICIENS RÉPUTÉS

TÉL. TRU 07-81
CATALOGUE franco sur demande.

PSSITT ET PCHUTT OU LE PORTRAIT POSTHUME (ENTRÉE CAMIQUE), par CAMI.

Pssitt et Pchutt, les deux clowns camiques,
Entrent en piste, l'un portant
Un appareil photographique,
Qu'il met sur pieds, l'air important.
Pchutt, l'auguste aux cent mille gaffes,
Les yeux « en boules de loto »,
Dit alors : « Messiou photographe,
« Voulez-vous tirer ma photo ? »

« — Oui, je vais faire votre image,
Répond le clown, mais, monsieur Pchutt,
Pourquoi tenez-vous cette cage ? »
Et l'auguste lui répond : « Chut !
« C'est pour mettre, si je l'attrape,
« Mais faut pas lui donner l'éveil,
« Le petit oiseau qui s'échappe,
« Paraît-il, de votre appareil ! »

« — Mais c'est un « bobard », vieille bête !
« Pour les gosses, pas pour les gens.
« Asseyez-vous, levez la tête,
« Prenez un air intelligent,
« Et souriez ! » « — Je peux pas rire »,
Dit Pchutt d'un ton de revenant.
« — Ah ! vous ne voulez pas sourire ?...
« Clic ! Clac !... Souriez maintenant ! »

« — Non, répond Pchutt plein d'amertume,
« Je ne peux pas sourire vraiment,
« Je veux pour ce portrait posthume
« Oune tête d'enterrement ! »
« — Un portrait posthume ?... Sans blague :
Dit Pssitt, reculant subito,
« Messiou Pchutt, votre esprit divague.
« Vous travaillez du chapiteau ! »

« — Non, Pssitt, il faut que je te dise,
« Que mon frère jumeau Toto,
« Ça fera six mois aux cerises,
« Est mort, et je n'ai pas sa photo.
« Alors, vu que profil ou face
« On était pareils trait pour trait,
« En venant poser à sa place,
« Du défunt j'aurai le portrait ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

"...Vous êtes un jeune homme moderne, dynamique ...Vous aimez la vie active, les sports, les voyages ...Vous êtes un peu artiste : les beaux paysages vous émeuvent, les beaux visages aussi...

Mais vous êtes également un sentimental qui sait le prix inestimable du souvenir... vous adorez la photo qui vous permet d'en faire une ample moisson...

Dans votre vie - très proche de vous - il y a un FOCA."

FOCA

L'APPAREIL FRANÇAIS DE HAUTE PRÉCISION